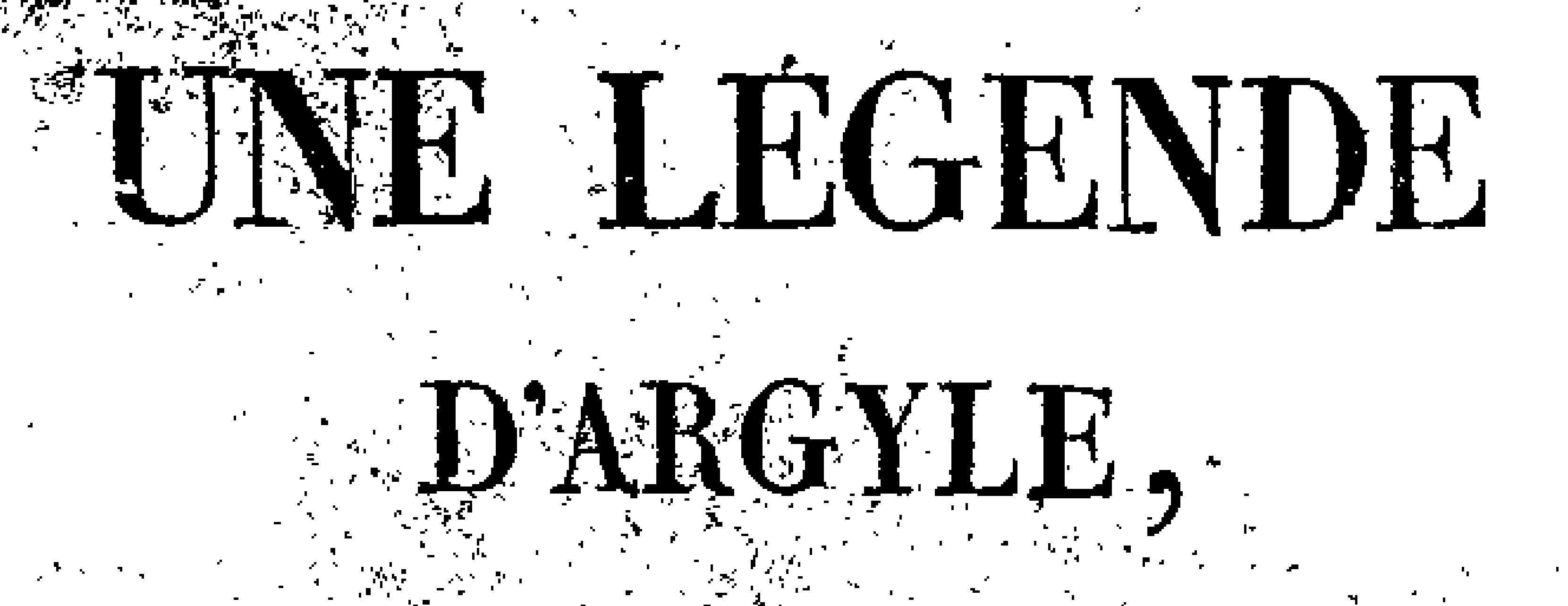
Une légende d'Argyle, ou Il y a cent ans de cela. Tome 2 / , traduit de l'anglais, par M***,...



Carey, David (1782-1824). Auteur du texte. Une légende d'Argyle, ou Il y a cent ans de cela. Tome 2 / , traduit de l'anglais, par M***,.... 1825.







UNE LÉGENDE D'ARGYLE,

OU

IL Y A CENT ANS DE CELA;

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

*Par M****,

Auteur et Traducteur de différens ouvrages, tels que JEUNESSE et FOLIE, L'INCENDIE DE MOSCOW, etc.

TOME II.

PARIS,

CHEZ BOULLAND ET Cie, LIBRAIRES,
Palais-Royal, Galerie de bois, no. 254.

1825.

UNE LÉGENDE

D'ARGYLE.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Gît-le-Cœur, n°. 7.

UNE LÉGENDE D'ARGYLE,

OU

IL Y A CENT ANS DE CELA;

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par M***,

Auteur et Traducteur de différens ouvrages, tels que JEUNESSE ET FOLIE, L'INCENDIE DE MOSCOW, etc.

TOME II.

PARIS,

BOULAND ET Cie, LIBRAIRES,

Palais-Royal, Galerie de bois, n°. 254.

1825.

UNE LÉGENDE

D'ARGYLE.

CHAPITRE PREMIER.

Après le départ des étrangers, le comte de Roncey et lord Sheldon, que les abondantes libations qu'ils venaient de faire avaient mis en gaieté, résolurent de prolonger leur débauche plus avant dans la nuit.

Mais le général Gordon, s'apercevant que sa présence semblait plus embarrasante qu'agréable à ses deux compagnons, prit congé d'eux pour le reste de la nuit, en leur disant qu'il allait employer quelques heures à dessiner des fortifications, d'après les plans de Vaubam et de Cohorn.

Le comte, d'un ton très-sec, lui souhaita une bonne nuit, ajoutant qu'il espérait qu'il ne deviendrait pas un des adeptes de la secte anti-guerrière des chrétiens appelés quakers, quoiqu'il eût témoigné quelques scrupules à prêter un serment; et lord Sheldon fit, d'un air dédaigneux, une inclination de tête au général, au moment où il quitta l'appartement.

Vorric-Kennedy, muni d'un flambeau, accompagna Gordon dans son appartement; le jeune pêcheur s'était alors tellement attaché à lui, qu'il le suivait dans toutes les occasions. Il était son valet, son secrétaire et son compagnon de chasse, en un mot, dans toutes les circonstances, il trouvait le moyen de donner à son maître de nouvelles preuves de son attachement. Quand Vorric se trouva seul avec le général, il s'approcha de lui, et après l'avoir écouté attentivement, il sortit avec précaution pour découvrir s'il n'y avait en dehors, personne qui pût les entendre, et voyant que tout était tranquille dans cette partie du château :

Je dois vous recommander, sir,

de prendre garde à vous, dit-il, car je crois qu'on vous en veut ici, et je suis venu pour vous en avertir; maintenant comme l'on dit que deux têtes valent mieux qu'une, je pense aussi que quatre mains valent mieux que deux, et je suis bien aise de coucher cette nuit le long de la porte de cette chambre, ne serait-ce que pour voir si quelqu'un voudrait y pénétrer, et en ce cas, quel en serait le motif.

Expliquez, Vorric, dit le général, apprenez-moi sur-le-champ sur quoi son fondés vos soupçons; je connais votre fidélité et votre attachement à ma personne; il a pu en résulter de votre part des craintes d'un danger qui ne serait qu'imaginaire.

Il faut donc que vous sachiez,

répondit Vorric, que je viens d'entendre il y a peu d'instans une conversation qui se tenait dans la chambre de la vieille Janite Gray, la femme de charge, et qui me fait soupçonner qu'il se trame quelques complots contre vous.

Eh! quoi, répondit Gordon avec surprise, il y a-t-il jusqu'aux femmes de ce château inhospitalier qui conspirent contre moi.

Mâle ou femelle, répondit le pêcheur, je vous répète qu'il est question de poignarder un homme qui a excité la colère de leur maître.

Bien, mais au fait, Vorric, dit le général, qui commençait à s'impatienter des détails circonlocutoires de son serviteur.

Bien, bien; soit, dit Vorric, car je hais autant les longues histoires, qu'un vent violent en pleine mer. Je vous dirai donc en peu de mots, qu'au moment ou j'allais frapper à la porte de la femme de charge, pour en obtenir mon souper (car elle est si haute et si fière, qu'aucun valet dans le château n'ose mettre le pied dans la chambre, qu'il n'ait frappé avec autant de cérémonie que s'il était encore à la porte extérieure du château), j'ai entendu deux personnes qui paraissaient engagées dans un entretien sérieux; Janite disait d'une voix rauque et cassée : hé quoi! ce jeune homme que personne ne connaît, et à qui personne ne s'intéresse, a-t-il donc osé polluer la fontaine de notre sang

et de notre honneur, en provoquant, par un insolent défit, notre chef dans son château.

Il l'a osé, répondit une voix forte; hélas! devrais-je vivre pour voir le jour où un étranger insulterait mon chef, moi qui suis son écuyer.

Vous ne méritez pas le poste que vous remplissez, dit la vieille femme, si vous ne punissez pas l'insolent étranger. Dans ma jeunesse, les écuyers du comte de Roncey se plaçaient toujours derrière la chaise de leur lord, couverts d'aciers de la tête aux pieds; si quelqu'un insultait leur maître, un simple coup de leur gantelet les reduisaient pour toujours au silence.

Mon poignard, dit Mudoch (en ce moment j'ai reconnu que c'était

lui) mon poignard était à demi sorti du foureau, et aurait bientôt trouvé passage dans le corps du général ; mais, à ma grande surprise, le chef, d'un mouvement de sa main, m'a fait signe de renoncer à ce projet.

A-t-il aussi perdu toute énergie? dit Janite; alors nous pouvons dire adieu à la grandeur et à la dignité de la maison de Roncey. Oh race dégénérée et efféminée du siècle actuel! Puis elle ajouta : je connais trop bien le comte pour croire que son intention puisse être d'épargner l'étranger qui a abusé de son hospitalité, en le contrariant à sa table, et je suis certaine que la mort de Gordon serait aussi agréable à notre lord, qu'une couronne ducale.

Il s'est souvent opposé aux conseils et aux projets du comte, dit l'écuyer, et si mes conjectures sont fondées, d'après son caractère simple et insinuant, il est probables qu'avant peu il le contrariera dans ses amours.

Assez, assez, s'écria la vieille femme, il faut qu'il meure, et dès cette nuit même.

Il mourra donc, dit l'écuyer, et quoique je n'aie point reçu d'ordre du comte, je le connais assez pour être certain qu'il me remerciera quand la chose sera faite.

Il faut que nous établissions une contremine contre la sorcière et son confident, dit Gordon du plus grand sang-froid.

Et le plus tôt ne sera que le mieux,

dit Vorric; car il faut que vous sachiez que j'ai entendu remuer des armes dans la chambre de la concierge, aussitôt après cette conversation.

Ne prenez point l'alarme, mon brave camarade, répondit le général, je ne manque point d'armes, et comme le comte ne paraît point avoir pris part à cet atroce complot, je crois que le danger n'est pas grand; il est vraiment malheureux que la grandeur et la puissance soient toujours entourées de courtisans et de corrupteurs, qui cherchent sans cesse tous les moyens de plaire à leur patron, même en exécutant, pour les servir, des actions atroces dont ils n'auraient jamais conçu l'idée; et cette disposition n'est

aucune autre part plus commune que parmi les adhéreus des chef montagnards; allons maintenant nous armer pour la rencontre qui doit avoir lieu avec ce spadassin.

Gordon, en se tournant pour prendre son fusil de chasse et d'autres armes qu'il suspendait ordinairement au-dessus de la cheminée, fut très-surpris et confirmé dans les soupçons que venait de lui inspirer Vorric, en voyant que ses armes ne se trouvaient point à leur place ordinaire : ah! dit-il alors, le complot commence déjà à se développer; mes armes ont disparu, mais il me reste encore ma bonne clayemore et un poignard: vous prendrez ce dernier, Vorric, si cela devient nécessaire.

Et je m'en servirai, dit Vorric,

comme-si je devais piquer un saumon dans la rivière.

La chambre à coucher assignée au général Gordon était un appartement vaste et élevé, garni d'une antique boiserie couverte d'une tapisserie vieille et moisie, décorée des portraits et des exploits qui avaient illustrés la famille de Roncey depuis plusieurs siècles : on voyait sur un point un robuste chef combattant un géant danois; là quelques membres de la famille prenaient le plaisir de la chasse au cerf, et poursuivaient un cerf énorme dont le bois était placé au haut du plafond; dans un autre compartiment, était représenté un trait de vengeance atroce exécuté dans cet appartement même par un des précédens comte de Ron-

cey; malgré la fermeté d'âme du général Gordon, depuis long-temps familiarisé avec les dangers, il frissonna involontairement à la vue des malheureux convives succombant sous le poignard vindicatif de son hôte.

Il semblait que cette famille sans pitié se glorifiât de ses actions atroces et sanguinaires, puisqu'elle prenait soin d'en consacrer la mémoire.

Ah! sir, dit Vorric, il n'y a dans ce château que de méchantes gens ; il me tarde bien que nous puissions nous en éloigner, pour n'y plus revenir.

En ce moment Gordon entendit un bruit d'armes derrière la tapisserie ; jetant alors les yeux sur le lieu d'où il partait, il aperçut un mouvement d'ondulation dans ses antiques plis.

Eh quoi! un autre Polynice, s'écria le comte général, en ôtant son épée du fourreau et se préparant à écarter la tapisserie; mais qui que tu sois, ou un assassin à gage du lord Roncey de ce château, il ne sera jamais dit qu'Alexandre Gordon ait craint de te regarder en face, ou qu'il ait profité des avantages de ta position.

Alors, d'une main ferme et hardie, il leva la tapisserie, tandis que Vorric-Kennedy se plaça immédiatement derrière son maître, armé d'un poignard et d'une pesante massue qu'il avait trouvée dans un coin de l'appartement : d'abord il n'aperçut d'autre objet que les têtes hideuses et grotesques qui avaient été sculptées sur l'ancienne tapis-

serie; mais, en continuant un peu plus avant ses recherches, le général, à son grand étonnement, aperçut la figure d'un homme armé de pied en cap, la visière baissée, et tenant à la main une épée nue.

Qui es-tu, s'écria Gordon, toi qui oses indignement pénétrer avec des armes dans l'appartement d'un étranger qui devrait être à tes yeux un asile sacré!

La figure mystérieuse, pour toute réponse, porta tout-à-coup un coup d'épée à Gordon, qui eut à peine le temps de le parer ; il s'ensuivit alors un terrible combat; l'étranger, sans manier aussi bien l'épée que son adversaire, paraissait néanmoins très-habile dans l'art de l'escrime; et plusieurs des bottes de Gordon,

qui, sans cela, eussent été mortelles, ne produisirent aucun effet sur l'impénétrable acier dont l'assassin inconnu était entièrement revêtu, tandis que le général n'avait uniquement que son uniforme et son épée à opposer à l'adresse et à l'armure de son adversaire.

Vorric-Kennedy ne tarda pas à s'apercevoir de la lâcheté avec laquelle l'assassin profitait de l'avantage qu'il avait sur son maître, et attendait avec impatience un moment favorable pour frapper un coup qui pût diminuer le danger de son patron. Convaincu que son poignard ne pouvait être d'aucune utilité contre le formidable ennemi, Vorric le jeta avec dédain, en s'écriant : Ce poisson a besoin d'être

attaqué avec une arme plus forte ; et prenant sa massue à la main, il la dirigea avec force contre la cuirasse de l'assassin, qui, surpris de ce coup soudain et si imprévu, chancela, et, reculant de quelques pas, tomba avec un grand bruit sur le pavé de la chambre.

Gordon et son écuyer contemplèrent pendant quelque temps en silence leur ennemi abattu et étendu tout armé, tant ils étaient étonnés de cette aventure, quoique les avis antérieurs de Kennedy eussent donné lieu à son maître de craindre quelque violence : il n'avait jamais pu croire avoir à combattre un ennemi aussi formidable, exempt de toute crainte et déloyal par caractère.

Il n'avait pas ajouté foi en-

tière aux manœuvres dont il lui avait rendu compte.

A la fin, Vorric rompit ce silence digne des Chartreux : le voilà étendu aussi plat qu'un flottant ; maintenant si nous pouvions briser la visière de son casque, je suis certain que nous verrions la face de l'écuyer, comme je vous l'ai dit précédemment. Ce dernier croyait tuer et vous et moi : heureusement il s'est trompé.

Vous vous êtes conduit comme un vrai David envers ce Goliath moderne, Vorric, répondit le général, et quoique, dans un combat ordinaire où tous les avantages sont égaux, j'eusse hautement blâmé votre intervention, néanmoins un assassin et un homme, complètement vêtu d'une armure, est en si forte

opposition avec toutes les règles de la chevalerie moderne, que vous êtes parfaitement justifié à mes yeux de ce que vous avez fait.

Justifié entièrement! dit Vorric, et j'espère que si ce misérable n'est pas tout-à-fait mort, il sera pendu pour son œuvre de cette nuit, ainsi que la vieille sorcière qui lui a conseillé ce crime.

La justice et ma sûreté à venir exigent, dit le général Gordon, que cette affaire ne soit pas ensévelie dans le mystère et l'oubli, comme la conspiration de Gorric, avec laquelle elle a quelques rapports; et si le misérable conserve encore quelques restesde vie, je dois en prendre soin, pour qu'il ne puisse pas se soustraire au châtiment qui l'attend.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que le général et son écuyer parvinrent à défaire les agraffes vieilles et rouillées de la visière de l'assassin ; et, quoique son visage fût couvert de la pâleur de la mort, ils purent aussitôt reconnaître les traits de Mudoch, l'écuyer de lord Roncey ; la cuirasse s'était fortement applatie contre son estomac, par l'effet du coup de Vorric ; et, aussitôt qu'il fut dégagé de de cette partie de son armure, il commença visiblement à se ranimer.

Vorric aurait aussitôt accablé l'assassin d'un torrent de reproches, si le général, craignant que cela ne retardât son retablissement, n'eût défendu à son écuyer de le venger de cette manière.

Quand Mudoch eut un peu repris ses esprits, Gordon le regardant plutôt avec pitié qu'avec colère, lui dit :

Misérable ! quelles ont pu être tes vues criminelles en voulant ôter la vie à celui qui ne t'a jamais fait la plus légère injure ? Dis-moi quel est le traître dont l'or a pu t'engager à lui rendre un si horrible service, et je te promets que toute ma colère ne rejaillira que sur lui ; j'oublierai entièrement la main qui a commis le crime, et ne m'occuperai que de percer le cœur qui l'a conçu.

L'écuyer, se levant sur son épaule et regardant sa victime, lui lança un regard où se peignait également la haine et la dérision :

C'est uniquement pour remplir mon devoir, lui dit-il, que mes mains se sont armées contre vous.

Votre devoir! mécréant, s'écria Gordon, et quel devoir! pensez-vous pouvoir justifier un assassinat? votre devoir envers votre Dieu vous défend expressément, ce que vos obligations envers quel que homme que ce soit ne peuvent vous permettre, de tremper vos mains dans le sang de votre semblable.

Ce sont les liens qui m'attachent à un homme qui ont décidé ma conduite, dit l'écuyer, et cet homme est mon chef; ne me faites point le tort de croire qu'en considération de toute autre personne, je me fusse porté à commettre un acte sanguinaire, ni par l'appât de l'or, ni par

celui de l'avancement ; mais le comte est mon chef, il est mon frère de lait, nous avons sucé le lait de la même mère ; ajoutez à cela que je suis son écuyer : en vertu de mon emploi, investi du droit de venger ses querelles, pensez-vous alors que j'aurais pu être paisible spectateur de ce qui s'est passé à table cette nuit? Non, non! le sang seul pouvait laver cette insulte! pour l'entreprendre je n'ai eu besoin ni des ordres ni de l'or de personne.

Il prononça ces derniers mots avec un air moqueur, et retomba dans son premier état d'insensibilité.

En ce moment, on entendit marcher doucement et avec précaution à la porte de la chambre, le vi-

gilant Vorric fut bientôt en mouvement pour s'assurer si ce n'était point un nouvel assaillant, et revint promptement, conduisant par le bras dans l'appartement la vieille femme de charge Janite, qui avait l'air dédaigneux et de mauvaise humeur.

Je vous ai annoncé qu'il existait un complot, dit Vorric, et qu'une femme en faisait partie. Regardez votre ouvrage, Janite, lui dit-il en lui montrant de la main l'écuyer étendu; ce n'est pas précisément ce que vous auriez désiré; mais cependant vous n'en êtes pas moins la cause de ce qui vient d'arriver.

Moi! impudent coquin, dit la vieille indignée en secouant la tête; et quelles preuves avez-vous pour m'accuser ainsi?

La meilleure du monde, dit le jeune pêcheur, celles de mes propres yeux et de mes propres oreilles.

Vous n'êtes, assurément, pas assez injuste pour m'accuser de lui avoir donné un pareil ordre, dit la femme de charge ; mais, revenant bientôt à elle : Je ne connais rien de tout cela ; éloignez-vous, éloignez-vous.

Écoutez-là, écoutez-là, dit Vorric. Ce n'est que trop vrai, vieille fourbe. S'avançant ensuite vers son maître, la tenant toujours par le bras, je pense, dit-il, que nous devons nous assurer d'elle.

Que voulez-vous que nous en fassions, Vorric, dit le général ; c'est une femme, et, de plus, elle est vieille ; il ne peut être ici question de violence.

Tirer du sang! Point de violence, s'écria Gordon, qu'entendez-vous, Vorric?

Oh! dit Vorric, rien que ceci! vous savez trop bien qu'elle a cherché à vous faire tout le mal qu'elle a pu, et, voyant qu'elle n'a pu réussir, il n'est pas douteux qu'avec le secours du démon, son ami, elle ne jette des sorts et sur vous et sur moi, et ne vous fasse rôtir en terre-glaise. Expliquez-vous, Vorric, dit Gordon, car vos craintes sont si mystérieuses que je n'y comprends rien.

Eh bien donc, dit Vorric, voici ce qui en est : je la crois sorcière, et vous savez que ces créatures, lorsqu'elles en veulent à quelqu'un, ne se donnent pas d'autre peine que de

prendre un peu de terre-glaise, d'en faire le modèle de l'objet de leur vengeance, d'y enfoncer un grand nombre d'épingles, et de le faire rôtir ensuite à petit feu : on assure qu'alors leur ennemi est mourant avec des épingles dans les boyaux pendant tout le temps que son corps en glaise brûle, et qu'il expire au moment où il est entièrement consumé; maintenant vous saurez que quelques gouttes de sang extraites de son front suffisent pour leur ôter le pouvoir de traiter ainsi qui que ce soit.

Vous devez chercher à bannir toutes ces superstitions de votre esprit, répondit Gordon, et je ne consentirais point que vous employassiez un pareil moyen pour

nous mettre à l'abri de ses prétendus charmes.

Cela peut être superstition, répondit Vorric; eh bien donc, je la laisserai aller pour cette nuit, mais rappelez-vous que nous ne sommes point débarrassés d'elle ; et, en parlant ainsi, il la conduisit vers la porte.

Le général Gordon s'aperçut que son écuyer tira son poignard en quittant l'appartement, et, craignant qu'il ne méditât quelques violences contre l'objet de ses frayeurs, il les suivit; mais avant qu'il eût eu le temps d'empêcher Vorric d'exécuter son dessein, un cri perçant de Janite lui apprit que la terrible cérémonie venait d'avoir lieu.

C'est fait! c'est fait! s'écria Ken-

nedy, c'est fait; maintenant nous pouvons dormir en toute sûreté; elle est à présent comme un chien crévé. Si j'en juge par ses cris, dit le général, vous l'avez très-maltraitée.

Oh non! votre honneur, répondit Kennedy; ce n'est point la douleur qui l'a fait crier ainsi; tout cela ne provient que des regrets d'avoir perdu son pouvoir de sorcière.

L'écuyer, étant en ce moment assez revenu à lui pour pouvoir quitter l'appartement, fut congédié pour le reste de la nuit, car le général Gordon l'informa que le lendemain il serait fait une enquête plus sévère sur le crime atroce qu'il avait voulu tenter.

Après son départ, Gordon et son

serviteur découvrirent, sur le plancher de l'appartement, une trappe qui était cachée par un tapis et par différens meubles. Il ne douta point que l'écuyer ne se fût introduit par cette voie. Après qu'ils se furent retirés pour se coucher, cette trape fut fermée avec soin, et Vorric s'étant couché en travers de la porte, oubliant bientôt cette scène, ils s'endormirent promptement d'un très-profond sommeil.



CHAPITRE II.

Au point du jour, le général Gordon et son serviteur étaient debout; le premier monta sur le haut de la tour pour jouir de la brise du matin, laissant à Vorric le soin de mettre tout en ordre dans l'appartement, ce qu'il fit avec le plus grand sang-froid, étant heureusement dégagé de toute crainte relativement aux dangereux effets de la sorcellerie, depuis qu'il avait ad-

ministré à Janite son infaillible antidote.

Bientôt après s'être mis à la croisée, Gordon aperçut, pour la première fois depuis son entrevue avec Euphémie Hamilton, la même figure féminine qui, de son réduit solitaire, avait auparavant appelé, mais inutilement, son attention ; souvent il s'était placé de manière à attirer son attention, mais inutilement, et il commençait à craindre que le malheureux objet de ses sollicitudes et de celles d'Euphémie, n'eût péri victime d'une vertueuse résistance, ou n'eût été placé dans quelques-uns des nombreux donjons dépendant de ce séjour de la tyrannie féodale, peut-être sur le seul motif d'avoir antérieurement

excité son attention. La distance d'une tour à l'autre était trop grande pour pouvoir communiquer de vive voix ; ce qui, même praticable, eût été très-dangereux.

En conséquence, Gordon, prenant un morceau da papier, y traça ces mots en anglais et en italien (d'après les soupçons qu'il se rappela avoir été manifestés par Euphémie) :

Désirez-vous fuir de ce château? Ensuite, l'attachant à une balle de mousquet, pour lui donner du poids, il le lança d'une main sûre à travers la grille de la croisée de la dame; son messager revint bientôt avec un nouveau billet, en l'examinant, le général trouva très-bien écrit de la

la main d'une femme ce proverbe italien :

E puglio essere ucello di campagna che di gablia.
L'oiseau aime mieux être dans les champs que dans la cage.

Par les mêmes moyens de communication, une seconde entrevue fut arrêtée pour le lendemain soir, Gordon promettant sur son honneur d'employer tous ses soins pour rendre la liberté à sa belle captive; mais toutes ses tentatives pour obtenir quelques détails sur son nom, sa naissance ou sa patrie, furent inutiles, quoiqu'il ne doutât pas, d'après sa réponse faite en italien, qu'elle ne fût l'objet des sollicitudes de son Euphémie.

Gordon fut surpris d'apercevoir le comte de Roncey d'aussi bonne heure traverser la cour d'un pas précipité et incertain ; ses sourcils noirs portaient l'empreinte du désapointement et de la colère, et plus d'une fois il lui vit mettre la main sur son épée.

Le général, déterminé à parler le premier au comte de l'affaire de la nuit précédente, descendit sur-le-champ, menant avec lui Vorric-Kendy, pour confirmer sa déposition ; en dépassant le seuil de l'entrée de la grande salle, il entendit un grand bruit, qui lui parut celui de la voix de plusieurs personnes engagées dans une discussion très-vive, et put en distinguer

une qui s'écria : il faut qu'il meure.

Une pareille sentence eût effrayé tout autre que Gordon, dans la position où il se trouvait alors, mais le général, sans se déconcerter, entra courageusement dans la salle, accompagné de son fidèle pêcheur.

Il y trouva assemblés le lord du château, le comte de Sheldon, Black, Ronald Douglas et le père Archibald, confesseur du comte. Un mouvement général et une toux circulèrent aussitôt dans l'assemblée, qui manifesta évidemment de cette manière l'embarras que sa présence leur causait.

Milord, dit Gordon, j'ai à communiquer à vous seul une affaire très-importante.

Mais pourquoi pas aussi bien devant mes fidèles conseillers ici présens, dit le comte, avec le sourire le plus gracieux : nous sommes tous liés d'amitié, la même cause nous réunis, pourquoi donc y aurait-il des secrets entre nous?

Votre seigneurie voudra bien m'excuser, dit Gordon, si je doute que tous ceux qui sont ici présens soient également amis les uns des autres et de cause commune.

Je comprends à quoi vous faites allusion, général Gordon, répondit lord Roncey; je connais déjà votre aventure de cette nuit, mais je vous assure sur l'honneur de ma pairie, que la tentative de mon écuyer sur votre personne, n'a point été autorisée par moi, et que je me réjouis

sincèrement que vous l'ayez châtié comme le méritait sa perfidie.

Comme elle le méritait, Milord! répondit Gordon, alors vous regardez son offense comme assez légère pour être suffisamment punie par un coup de masse.

C'est un vieux et fidèle serviteur, dit le comte, je ne dois pas punir trop fortement le zèle mal entendu qu'il a montré en cette occasion; mais, ajouta le comte, j'aurais cru le général Gordon trop éclairé pour croire à la doctrine des sorciers: le front de la vielle Janite, ma femme de charge, ne prouverait-il pas le contraire?

C'est mon ouvrage, dit Vorric, et je ne saurais m'en repentir.

Et je pense que le coup qui a ren-

versé mon écuyer a également été votre ouvrage, dit le comte, en regardant le jeune pêcheur en fronçant à demi le sourcil; je vois que vous êtes un redoutable personnage, presque un Jacques, tueur de géants; mais, ajouta-t-il d'un ton plus doux, je ne saurais vous blâmer de votre fidélité envers votre maître adoptif : quoique je vous conseillerais, lorsque vous voudrez recommencer de pareils exploits, de vous servir d'une masse légère et d'un poignard moins aigu.

En ce moment le père Archibald se présenta au conclave, dans l'attitude de quelqu'un qui demande la parole.

Sa taille était haute, son air distingué; il possédait une aisance de

manières qui prouvait que le grand monde ne lui était pas inconnu, et prouvait que toute sa vie ne s'était pas écoulée dans le silence et la retraite d'un cloître. Quoiqu'avancé en âge, ses yeux conservaient encore une partie du feu de sa jeunesse, et son extérieur prévenait en sa faveur.

Malgré tous les avantages dont il était doué, un habile phisionomiste aurait pu découvrir dans les traits du père Archibald quelque chose qui annonçait peu de franchise et des arières-pensées, que le révérend père semblait craindre qu'on ne devinât; il ne pouvait pas supporter ce regard fixe et scrutateur que lui lançait le général Gordon, et plus d'une fois il baissa les yeux

vers la terre, comme pour éviter son œil pénétrant.

Néanmoins, il émit son opinion de la manière suivante : Milord et gentlemens, je croirais manquer à ce que je dois à notre sainte religion, si je ne demandais pas qu'un jeune homme aussi superstitieux que celui que vous voyez maintenant devant vous, fût sévèrement puni ; en conséquence, je propose qu'il soit renfermé dans la fosse noire du château, jusqu'à ce qu'il soit duement puni, en vertu des lois de la juridiction du comte.

Me mettre dans une fosse ! s'écria Vorric avec horreur ; jetez-moi plutôt dans le lac ou dans la mer, pour être dévoré par les poissons, qui sont mes anciennes connais-

sances, et aurons peut-être pitié de moi; mais, ne me jetez pas dans un fossé, pour être mangé tout vif par les crapauds, les lézards et autres reptiles de cette espèce.

A la fin, le général ayant arrêté son écuyer au milieu de son verbeux appel, entreprit de plaider aussi sa cause.

Il me semble, père Archibald, que la sévérité de votre ministère s'exercerait beaucoup mieux en provoquant une justice distributive contre un assassin nocturne et son complice; vous voudrez bien vous rappeler que si la superstition est un crime, c'est du moins celui que la religion, dont vous êtes le ministre, autorise plus que tout autre; sans doute vous connaissez

par expérience, que l'homme, par sa nature, est un animal superstitieux, et qu'il y en a peu qui, sous des rapports quelconques, en soient exempts; d'après, cela ne doit-on pas être indulgent pour un pauvre pêcheur sans éducation, qui n'a pu faire que croire ce qui l'a été par les plus respectables autorités.

Je pense, répondit Ronald Douglas, que le jeune pêcheur et son maître ont souvent montré un oubli si peu convenable de toute subordination, que le kan des Tartares ou le czar de Moscowie leur eût fait infliger le knout ou la bastonnade.

Si ce que vous dites est vrai, capitaine Douglas, répliqua le général avec un sourire moqueur, vous faites-là un grand éloge

de ces deux aimables personnages et de leur aimable mode de discipline.

Le docteur King prévint une réponse violente de la part de Black Ronald, en disant : il me paraît, général Gordon, que vous prenez une trop grande licence en censurant la conduite de vos supérieurs, au lieu de vous occuper à vous en corriger vous-même.

Mettons un terme à cette querelle, dit lord Sheldon ; le comte de Roncey assure formellement qu'il n'a pris aucune part à l'outrage commis envers le général Gordon par l'écuyer, et le général ne doit plus en craindre de semblables; quant à la prétendue insubordination du général, nous qui connaissons mieux ses

talens, nous devons reconnaître qu'il est plutôt fait pour commander que pour obéir, et son intervention dans un jour de bataille, compensera emplement, j'en suis certain, la différence d'opinion dans nos conseils; maintenant que l'ennemi doit résider dans les montagnes, doit être dissipé demain, par le noble et ancien exercice anglais d'une course de chevaux sur les limites de Dumbay, que les plus notables Écossais ont promis d'honorer de leur présence, nous devons éviter avec soin de paraître désunis : l'éclat de votre réputation militaire en dépend extrêmement, général, et nous espérons que rien ne pourra vous induire à vous absenter dans cette circonstance intéressante, qui pourra

accroître encore vos droits à la faveur du Roi et à celle de sa fortune.

Lord Roncey qui, pendant cette conversation, avait regardé les interlocuteurs d'un œil sévère, adressa alors la parole au général : votre ennemi l'écuyer a été complètement mis hors de combat, et je vous garantis que de bien des jours il ne pourra porter les armes; Janite est à jamais guérie de son goût pour les sortiléges, et tous ceux qui sont ici désirent une réconciliation cordiale avec vous; vos opinions, à l'avenir, seront reçues avec autant de déférence que de respect; d'après cela, j'ai tout lieu de croire que jusqu'au moment où vous aurez complètement mis fin à cette glorieuse

entreprise, il ne s'élèvera plus de dispute entre nous.

Je désire sincèrement, dit Gordon, d'éviter toute altercation inutiles, mais je ne consentirai à rester même un jour de plus au château, que sous la convention expresse que ces conditions seront subitement et rigoureusement exécutées.

Les membres du conseil, qui avaient le plus violemment blâmé la conduite du général, surpris de la manière inattendue dont se terminait la contestation, tressaillirent en se regardant réciproquement, parurent confondus, et n'en exprimèrent pas moins la plus vive joie de cette heureuse réconciliation.

Dieu soit loué! s'écria Vorric,

me voilà délivré de la fosse; mais je dis à regret qu'après cette affaire, je n'oserai jamais mettre le pied dans la chambre de la femme de charge; plus de verres de liqueurs, de déjeûners, ni de gâteaux pour le pauvre Vorric.

Soyez tranquille, mon fidèle écuyer, dit le général, j'aurai soin de pourvoir abondamment à votre subsistance, en dépit de la femme de charge et de l'écuyer.

CHAPITRE III.

Un excellent et substantiel déjeûner montagnard parut avoir banni tout-à-la-fois, la faim et l'animosité des convives, du moins pour la journée. Chacun s'en alla pour vaquer à ses affaires ou à ses plaisirs, jusqu'au moment du dîner; quelques uns des nombreux convives, alors au château, formèrent des troupes de chasseurs, se dispersèrent en groupes dans les montagnes, et d'autres parcoururent à

cheval les rives romantiques du lac; jouirent avec le plaisir le plus vif des paysages délicieux qui s'offraient à leur vue; parmi ces derniers était le général Gordon; son esprit était trop agité, trop plein de pensées diverses, pour lui permettre de jouir de l'amusement de la chasse, et escorté seulement de son fidèle serviteur, ou plutôt son compagnon Vorric, il suivit en silence les rives silencieuses du lac; il se demandait souvent si l'assassin avait agi par les ordres de son maître, ou seulement de son propre mouvement; les circonstances se réunissaient pour faire admettre la dernière supposition, quoiqu'il n'ignorât pas la politique et le caractère cruel de son maître. Mais il se flattait que ses services

étaient d'une trop grande importance pour la cause à laquelle le comte affectait d'être si complètement dévoué, pour être sacrifié à de simples motifs de vengeance; cependant il y avait aussi un autre objet qui occupait ses pensées à un bien plus haut degré que celui-ci; il n'avait encore reçu aucune nouvelles du charmant objet de ses affections, depuis qu'il lui avait conseillé de fuir loin des tours d'Unalascarg, et de chercher un asile plus convenable; que pouvait-il être arrivé, se demanda-t-il. Si sa retraite avait été aperçue par Mudoch, elle pouvait avoir été poursuivie, arrêtée, et peut-être en ce moment enfermée dans le château, où il était possible quelle lui eût écrit,

et que sa correspondance eût été interceptée.

Pendant que son esprit se perdait dans ces différentes conjectures, Gordon aperçut un vieux montagnard avançant sur le lac, dans un petit moragh, ou bateau d'osier, et serrant le rivage avec toutes les précautions d'un navigateur phénicien. Son bateau était principalement dirigé vers le château d'Unalascarg ; à mesure qu'il s'approchait davantage, il put voir que le batelier portait une tartane différente de celles du clan de Roncey qui habitaient des deux côtés du lac. S'arrêtant subitement, il se reposa sur sa rame, paraissant regarder le général avec la plus grande attention. Celui-ci le reconnut aussi-

tôt pour l'homme qui accompagnait sa bien-aimée Euphémie ; et, dès ce moment, les traits rudes et sauvages du vieux montagnard devinrent plus agréables à ses yeux que ceux du céleste messager de la reine d'amour ; il pressa vivement la main du matelot, en s'écriant, avec l'accent de la plus vive impatience, Apprenez-moi si miss Hamilton est dans un asile sûr et agréable.

Mon aimable maîtresse, dit le vieillard, satisfait de l'abord franc et familier du général, mon aimable maîtresse est en parfaite sûreté ; mais je doute que le séjour où elle est lui soit agréable ; voici une lettre qui pourra mieux vous instruire, ajouta-t-il, en la lui présentant.

Gordon arracha de ses mains le

précieux billet, et aperçut aussitôt l'écriture bien connue de son Euphémie ; la partie de cette missive, relative à notre présent récit, s'exprimait ainsi :

Mon père se joint à moi pour vous remercier de votre bonne et amicale intervention, survenue si à propos pour me mettre à l'abri du pouvoir tyrannique du comte de Roncey. Sir Albert, après avoir délibéré mûrement et de sang-froid sur le tout, a reconnu de bonne foi que des motifs d'amitié personnelle et de communauté d'intérêt, dans la lutte qui se préparait, l'avaient aveuglé sur la partie répréhensible du caractère du comte ; je crois vraiment qu'au milieu des soins et des embarrras inséparables des levées

d'hommes, d'achats d'armes, et de faire des prosélytes à sa cause, il avait totalement négligé sa propre sûreté et celle de sa famille.

Ainsi donc, au lieu d'être renfermée dans un château isolé, au milieu des montagnes, pendant quelques mois, peut-être même pendant quelques années, je suis maintenant dans la capitale de l'Ecosse, traitée, à la vérité, avec les soins les plus hospitaliers par les habitans de tous états; mais j'éprouve néanmoins une certaine contrainte qui diminue beaucoup, à mes yeux, ces avantages. Je demeure dans la maison de miss Bridgit Knoch, vieille demoiselle, en opposition totale avec les principes politiques et religieux de ma famille, et avec laquelle je suis

en guerre continuelle; aussi je prends le parti de céder toujours à ses opinions sur de pareils sujets; avant même que mes plus proches parens n'ayent la faculté de me rendre visite, il faut que miss Bridgit connaisse leurs opinions religieuses et politiques, et s'ils elles n'obtenaient point son entière approbation, sa maison leur est interdite. Dans le fait, ses impertinences et ses ridicules ne peuvent être tolérés qu'en considération de ses bonnes intentions, qui sont à mes yeux de la plus haute importance, privée, comme je le suis en ce moment, de la protection d'un père chéri.

Qu'avez-vous appris sur la captive de la tour? Je ne doute pas qu'en chevalier courageux et loyal, vous

ne la délivriez, avant peu, de sa prison solitaire, pour peu que la chose soit praticable. A tous événemens, j'espère que vous aurez pu savoir si cette victime infortunée est, ou non, la signora Maullaro, à laquelle je prends l'intérêt le plus vif et le mieux mérité.

Depuis que j'ai été assez heureuse pour éviter de tomber dans les mains de lord Roncey, j'ai recueilli sur le caractère de ce seigneur, des détails tels que je crains que vous ne soyez point à l'abri de ses machinations et de sa puissance aussi long-temps que vous résiderez sous son toît; et que je désire vivement de vous voir attaché à un chef qui jouisse d'une meilleure réputation, ainsi qu'il y

en a beaucoup d'attachés à la bonne cause.

Apres avoir lu avidement la lettre de sa maîtresse, Gordon la baisa et la mit dans son sein ; se tournant ensuite du côté du messager, appelé Donald, il le récompensa généreusement. Tandis que Vorric-Kennedy, placé à peu de distance, contemplait cette scène avec le plus grand étonnement, ne sachant comment l'expliquer, Gordon, après s'être recueilli quelques instans, dit au messager de son Euphémie, en montrant du doigt le lac :

A quelques pas d'ici, sur ce côté du lac, il y a une petite baie, qui avance assez loin dans la campagne, bordée en plusieurs endroits de bou-

leaux, de noisettiers et de sapins, votre morahg peut y demeurer caché jusqu'à ce que les ombres de la nuit ayent rendu toutes précautions inutiles. Je vous y rejoindrai donc demain, et peut-être avec une ou deux personnes de ma suite. Après quelques instans de silence, le général ajouta : combien de personnes, l'ami, votre moragh peut-il contenir ?

Combien de personnes ? s'écria Donald, paraissant surpris de cette question ; je crois qu'il peut, sans danger, en porter quatre, quoiqu'on peut enfoncer dans l'eau ; mais, comme je pense que vous ne vous proposez pas de mener des dames avec vous, je ne suppose pas que des hommes soient effrayés en re-

cevant de temps en temps quelques lames d'eau.

Mais il est possible, dit Gordon, que je mène une dame avec moi, et que même j'aie besoin de votre secours : en ce cas, dit le montagnard, nous l'envelopperons de nos plaids pour la garantir de l'humidité; et si, pour le reste, je peux vous être utile, disposez entièrement de moi.

Vous avez souvent approvisionné le château d'objets de contrebande; par conséquent, vous connaissez, sans doute, les approches secrètes et les entrées qui y conduisent? dit le général.

J'en conviens, dit Donald, et je le crois mieux que qui que ce soit, car, tandis que Morear-d'Her, ou Lord Noir, ainsi qu'on appelle le

comte de Roncey, était dans les pays étrangers, nous avions notre dépôt dans la tour de l'ouest, et nous nous entendions avec le prévôt Mac Codrum pour qu'il nous donnât les facilités nécessaires pour faire paisiblement notre commerce.

Vous voulez, sans doute, parler de la tour qui est inhabitée quand le comte habite le château ?

La même, répondit Donald, est la demeure la plus effrayante et la plus malsaine qu'on ait jamais vu.

Auriez-vous cependant assez de courage pour retourner encore une fois dans votre ancienne retraite, si les circonstances l'exigeaient ? demanda Gordon.

Retourner encore dans ce donjon ! s'écria Donald, ce serait exposer

ma vie à un trop grand danger, car vous savez que Morear-d'Her est maintenant chez lui, qu'il est sorcier habile, et que, certainement, il n'ignore point que j'ai fait entrer des contrebandes dans son château.

Le comte de Roncey, dit Gordon, en souriant, ne possède point, je peux vous le garantir, le pouvoir que vous paraissez lui attribuer, et, quoiqu'il surveille avec grand soin ses propres intérêts, il n'a aucun moyens surnaturels de savoir ce qui se passe ; mais certainement vous devez connaître quelques passages secrets pour pénétrer dans la forteresse.

Avant que nous disions un mot de plus là-dessus, dit Donald, je prie votre honneur de me faire

connaître ce qu'elle exige de moi.

Une dame infortunée est captive dans cette même tour que vous avez si fortement en horreur et en aversion; je désire, dit Gordon, l'arracher à cette affreuse captivité.

Pauvre dame! répondit Donald; je la plains, en vérité, d'être dans un lieu où même des contrebandiers se trouvaient désagréablement placés; mais que votre honneur me laisse le soin de faire les dispositions convenables, tout se passera à votre satisfaction.

Quels moyens vous proposez-vous d'employer? dit le général.

Vous connaissez ce rocher suspendu sur le lac, précisément au-dessous du donjon, reprit Donald, on l'appelle le Water Key, ou la

Clef de l'Eau, sans qu'aucun être vivant sache d'où lui est venu ce nom. Eh bien! au moment où la grande cloche du château sonnera sept heures, rendez-vous en ce lieu bien armé, vous y trouverez le morahg; je ne tarderai pas à vous joindre dans l'intervalle; je me tiendrai caché dans la baie jusqu'au moment de me rendre au château.

Réussissez dans votre entreprise, mon brave camarade, et cent livres écossaises seront votre récompense, dit Gordon. Rappelez-vous bien la chambre la plus élevée du château donjon.

Et que votre honneur, de son côté, se rappelle du Water Key, dit Donald en s'élançant dans son moragh.

CHAPITRE IV.

Gordon, satisfait d'avoir reçu des nouvelles de son amie, et de se voir au moment de délivrer de ses fers l'infortunée à laquelle miss Euphémie prenait un si vif intérêt, retourna au château, le cœur rempli de joie et d'espérance. Vorric-Kennedy, apercevant ces symptômes de satisfaction peu ordinaire chez son patron, sentit un vif désir d'en connaître la cause, aussi bien que les

détails de l'entrevue de son maître avec le héros du moragh.

Votre honneur est bien gai aujourd'hui, dit Vorric en se grattant la tête, non qu'il soit nécessaire que j'en connaisse la cause, mais je devine que vous avez reçu quelques bonnes nouvelles de ce vieux montagnard.

J'en conviens, Vorric, dit le général, et vous en serez instruit quand il en sera temps.

En ce moment ils arrivèrent au château; le général fut reçu à la porte par le comte de Roncey avec une politesse et une courtoisie qui ne lui était pas ordinaires : les autres convives étaient réunis dans la salle pour le dîner, et se conduisirent à son égard de manière à le convaincre qu'ils dissimulaient, ou

que ces marques extraordinaires de déférence leur avaient été arrachées par la crainte que leur avait inspiré l'exemple récent du malencontreux Mudoch.

Après le dîner, le général reçut de nombreuses félicitations sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper à ce danger.

C'est un bienfait de la Providence pour nous et la bonne cause, dit le docteur King.

Et Encore plus pour moi-même, dit Gordon.

Ah! cela est vrai, répondit le principal, et je me réjouis sincèrement de vous voir prendre la chose avec autant de gaieté.

Ille est sapiens qui se ad causas accommodat omnes.

comme nous sommes dans l'usage de le dire à Oxford.

Si Mudoch n'était pas engagé pour la vie, dit Blacke Ronald, j'insisterais fortement pour qu'il fût sur-le-champ renvoyé du service au son du tambour : un tel acte de lâcheté l'aurait fait chasser de tout service chrétien ou payen de l'Europe, ou de l'Asie ; et je me rappelle en ce moment un pareil trait de perfidie arrivé dans les états du prince de Georgie : ce prince gagea un assassin pour le défaire d'un officier qui avait commis une légère faute ; le coup ayant manqué au moment même de l'exécution, il ordonna, pour prévenir tous soupcons, que l'assassin fût jeté dans la mer.

Rien de plus naturel et en même

temps de plus ordinaire, dit Gordon en souriant, car les despotes aiment les trahisons sans aimer les traîtres qui les commettent d'après leurs ordres.

Après quelques instans de conversation sur le même objet, la conversation s'anima, et la gaieté des convives allait toujours en croissant avec les toasts qui se succédaient; le général saisit cette instant pour s'échapper de la salle, laissant ses compagnons rêver à leurs succès et à leur futur avancement; l'heure fixée pour son hardi et généreux dessein allait bientôt sonner: il se rendit dans son appartement; là Gordon trouva son fidèle Vorric qui préparait pour le départ tout ce qui était nécessaire, tout ce qu'il y avait

de plus portatif dans son bagage, et après s'être bien armés, ils descendirent dans la cour du château.

Heureusement on avait laissé le pont-levis baissé pour la facilité des nombreux convives qui venaient à cette époque rendre visite au comte, et les fugitifs purent effectuer leur fuite sans exciter de soupçons ; ils descendirent avec précaution, par une route circulaire, le rocher sur lequel était situé le château, et arrivèrent au Water Key.

Là Gordon trouva le précieux moragh du vieux Donald, amarré en retour du rocher, tandis que le corps chétif du bâtiment lilliputien était caché à l'entrée de la caverne du Water Key.

CHAPITRE V.

Le général Gordon attendait avec autant d'impatience que d'inquiétude l'arrivée du vieux Donald, lorsque son espoir silencieux fut interrompu par Vorric-Kennedy, qui ne put exprimer sa curiosié et en même temps sa joie, en se voyant au moment de fuir du château d'Unalasgarg, où il avait couru de si grands dangers.

Je me suis trouvé si heureux de quitter ce vilain séjour, dit-il en se

frottant les mains, que je n'ai point voulu vous importuner en vous demandant de quelle manière vous vous proposiez d'en partir maintenant. Je vois que c'est par mer; je suis encore plus satisfait de notre départ; mais à présent je vous prie de me dire si c'est dans cette coquille de noix que vous vous proposez de l'effectuer.

Elle est assez grande pour ce que nous voulons en faire, dit le général; vous connaîtrez bientôt toute cette affaire; en attendant, je vous recommande de garder le silence le plus attentif, et de vous tenir prêt, au cas que j'aie besoin de votre bras.

En ce moment, ils aperçurent à la fenêtre de la tour une clarté si vive, qu'elle se répandait sur l'im-

mense étendue du lac et couvrait même la surface inégale de la montagne escarpée qui formait les limites du rivage opposé; cette lumière était évidemment trop vive pour être produite par les lanternes ordinaires du château, et Gordon ne douta plus que ce ne fût la torche de Donald du moragh; en un instant elle disparut totalement, et alors son inquiétude devint extrême, heureusement elle cessa bientôt à l'approche de Donald, conduisant l'objet intéressant de ses sollicitudes; aussitôt la torche fut éteinte: ils s'embarquèrent sur la frêle nacelle; bientôt ils furent au milieu du lac, gardant tous le plus profond silence, jusqu'à ce que le danger cessât d'être imminent; alors la belle captive, di-

rigeant sur le général ses beaux yeux noirs baignés de larmes de joie et de reconnaissance, le remercia d'une voix entre-coupée, mais d'une manière aussi touchante qu'expressive, en le priant de lui faire connaître le généreux protecteur à qui elle devait en ce moment d'être délivrée et soustraite à la puissance du barbare lord d'Unalascarg.

En entendant prononcer le nom de Gordon, elle dit, en s'exprimant avec un léger accent étranger, votre nom, seigneur, est familier à mes oreilles : j'avais autrefois une amie bien chère à mon cœur, ce nom était souvent sur ses lèvres.

Puisque je vois, madame, que vous avez pour le moment des motifs de ne pas vous faire connaître,

je ne vous ferai point de questions indiscrètes sur cette amie, ni sur vous-même, jusqu'à ce que les circonstances vous permettent de vous exprimer avec moins de réserve.

La conduite délicate de son libérateur fut appréciée par la belle italienne, qui le lui prouva par un sourire rempli de douceur et de grâce; Gordon sans s'en apercevoir, admira, pendant quelques minutes, en silence, la beauté et les agrémens de l'étrangère; elle paraissait avoir dix-huit ans: ses traits délicats et d'une proportion parfaite, ne laissaient rien à désirer; sa taille était élégante et parfaitement dessinée dans tous ses contours; elle était richement vêtue et avait des bracelets d'une grande valeur.

Lorsque le vieux Donald s'introduisit chez elle par le passage secret qui lui avait été autrefois si familier, elle avait été d'abord très-effrayée, mais il la rassura bientôt, et reprenant le même chemin, il la conduisit au Water Key, où il reçut, après de grandes difficultés de sa part, la récompense qui lui avait été promise par Gordon.

Après avoir navigué assez longtemps, ils arrivèrent en face d'un vieux château qui était près du rivage et qui dépendait du territoire du comte de Roncey. Donald engagea les voyageurs à y descendre, comme dans un asile assuré pour la nuit ; ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que l'italienne se décida, dans la crainte de retomber une se-

conde fois dans les mains du comte de Roncey, en débarquant sur son territoire.

Milord, dit Donald, quoique ces terres appartiennent au comte de Roncey, je dois vous apprendre qu'elles ne font pas partie de son clan, et que les vassaux ne le reconnaîtraient point pour leur lord, s'ils avaient quelques moyens de l'empêcher; ils font tout ce qu'ils peuvent pour lui nuire : il n'y a pas long-temps qu'il y a eu un combat sanglant entre eux et les autres vassaux du comte.

Comment cela a-t-il pu arriver? s'écria vivement Gordon ; parlez, je vous prie, et faites-moi connaître tout ce que vous savez sur cette haine et son origine.

Vingt ans se sont écoulés, dit Donald, depuis la mort du grand et noble lord Haddo; toute cette partie du pays lui appartenait; l'Auldgray lui servait de limite entre ses terres et celles du comte de Roncey; le lord Haddo était un zélé protestant, ami dévoué du roi Guillaume, et bienfaiteur des pauvres : de toute sa charmante famille, il ne resta qu'un fils, mais cette branche unique annonçait qu'elle deviendrait un jour le plus bel arbre. Jamais enfant n'avait donné de plus belles espérances; le lord d'Haddo et le comte de Roncey étaient parens à un degré très-rapproché, mais leur liaison était très-peu intime. Lord Haddo désirant que son fils fût élevé dans la religion protestante,

confia son éducation à un pieux ministre qui devait aller surveiller l'administration de sa fortune, conjointement avec un autre, Mac Codrum. Peu de mois après, le tuteur fut trouvé mort dans un des profonds fossés de l'Auldgray; lord Roncey, comme le plus près parent de sa famille, prit le jeune chef sous sa garde; il fut conduit à d'Unalascarg, et bientôt après on répandit la nouvelle de sa mort : les vassaux de la famille d'Haddo furent invités à l'enterrement, qui devait avoir lieu dans la chapelle d'Unalascarg; ils demandèrent qu'il fût enterré avec son père dans la chapelle d'Haddo, mais le comte ne voulut point en entendre parler. On fit un pompeux enterrement; les vassaux

voulurent assister au dernier service qui devait avoir lieu avant d'enterrer leur jeune lord, et se rendirent en conséquence à d'Unalascarg, mais le cercueil était cloué avant leur arrivée; le père Archibald, prêtre de l'église romaine, fit sur le drap mortuaire d'un enfant protestant, les prières usitées à l'enterrement d'un catholique, et la cérémonie fut ainsi terminée; les vassaux de lord Haddo s'en retournèrent chez eux, les uns déplorant la mort de leur jeune lord, d'autres manifestant le soupçon que l'enfant avait péri victime de quelques atrocités, ou qu'il était encore vivant; d'autres encore jurèrent qu'ils retourneraient à d'Unalascarg pour s'emparer du cercueil et découvrir ainsi la vérité,

mais tout ce bruit s'évapora en fumée.

Le comte, en qualité de plus proche parent, hérita des biens du jeune lord, Ducan Mac Codrum, régisseur de ses biens, lui fut très-utile pour en obtenir la possesion; en récompense de ses services, il fut nommé facteur, et en conserve encore les fonctions; les vassaux des domaines d'Haddo suivent la religion de leur ancien lord aussi fidèlement qu'ils suivaient sa bannière à la guerre, et les autres tenanciers du lord Roncey, de l'autre côté de la rivière, professent la religion catholique; cela seul suffirait pour fomenter entre eux une haine mortelle, mais, en outre, les habitans d'Haddo ne se font pas un scru-

pule d'avouer qu'ils soupçonnent que leur jeune lord a péri d'une manière violente ; qu'ils ne sont point tenus à payer depuis cette époque ; voilà la cause des dissentions continuelles qui existent entre les vassaux des rives opposées, et Dieu seul peut savoir à quel point sont fondés les soupçons conçus sur le compte du jeune lord.

CHAPITRE VI.

Exactement à l'instant où le batelier finissait son récit, après avoir souvent secoué la tête d'un air mystérieux, le moragh fut jeté par la violence des vents sur le rivage, plutôt qu'il n'y aborda; ses frêles côtés avait été si mutilés par la tempête, que l'eau y pénétrait de toutes parts, en sorte que les passagers débarquèrent mouillés et excédés de lassitude.

La belle étrangère, née sous un

climat du sud, était évidemment affectée du changement de temps; mais elle supporta avec un courage héroïque cette contrariété si pénible pour elle.

En descendant sur le rivage, Gordon sentit un émotion extraordinaire qu'il attribua à l'étrange histoire racontée par Donald et à la certitude d'être, en ce moment, sur le théâtre de cette mystérieuse légende; mais bientôt, comme un nouveau Colomb, il s'agenouilla et baisa la terre qui lui offrait, ainsi qu'à la belle fugitive, le premier asile contre le despotisme. Cette dernière fit dévotement le signe de la croix, et levant ses yeux vers le ciel, lui adressa ses remerciemens dans un silence religieux, mais dont l'ex-

pression était telle qu'il y aurait eu de l'impiété à douter qu'ils ne fussent favorablement accueillis de son divin maître.

Aussitôt après le débarquement, on se dirigea vers le vieux château; Gordon soutenait d'un bras ferme les pas chancelans de sa protégée; le jour commençait à poindre, et montrait, dans toute son antique beauté, le vénérable édifice du manoir d'Haddo, qui paraissait néanmoins avoir eu beaucoup à souffrir de la mort de ce dernier lord, car les bâtimens et les terres dont il était entouré, avaient l'air de l'abandon, et attestaient l'insouciance du nouveau propriétaire.

Vorric-Kennedy, qui marchait en avant avec Donald, ne furent pas

plutôt entrés dans le château, qu'ils revinrent précipitamment vers la porte en poussant de grands cris ; les deux fugitifs y trouvèrent le général Gordon et sa belle compagne, qui les avaient suivis de près ; Gordon leur demanda quelle était la cause de cette terreur si subite.

Comment, dit-il à Donald, n'est-ce pas vous qui avez osé escalader les tours d'Unalascarg ; bravé la haine mortelle de son lord et traversé une mer intérieure avec une coquille de noix, ainsi que j'appelle la nacelle ; n'êtes-vous point honteux de fuir devant un fantôme, dans une demeure inhabitée et tombant en ruine.

Après un moment de silence, pendant lequel le héros du moragh pa-

rut chercher à reprendre ses esprits égarés :

Votre honneur, dit-il, pourra se convaincre que ce n'est ni de l'un ni de l'autre.

Qu'avez-vous donc vu, Donald, dit le général, qui ait pu vous inspirer cet effroi?

Ce que j'ai vu, votre honneur! répondit le montagnard; assez pour épouvanter le hardi Wallace, s'il était encore vivant; et si nous ne pouvons pas quitter cet infernal séjour sans être aperçu, ce sera un grand malheur pour nous tous, j'en suis convaincu; on m'avait bien assuré que les lords d'Haddo revenaient de l'autre monde, mais, sur mon honneur, je consens à ne plus m'appeler Donald, si tous les mem-

bres de la famille ne sont pas revenus dans leur antique salle du château, fixés sur le plancher, la clayemore à leur côté, le poignard à leur ceinture, en ce moment complètement armés, et tout cela, aussi naturels que s'ils étaient vivans et respiraient encore ; voilà l'exacte vérité.

Bah ! dit Gordon, il est bien plus probable que c'est un détachement des troupes du lord Roncey, qui sera venu aussi loin à notre recherche ; mais, êtes-vous certain qu'ils portaient la tartane du clan d'Haddo ?

J'en suis convaincu, dit Donald ; et je jurerais sans hésiter que ce ne sont pas des soldats du lord Roncey.

En ce cas, dit Gordon, je ne les

crains point. Laissant alors la dame à la porte extérieure, sous la protection de Donald, il tira sa clayemore du fourreau, et s'avança courageusement, suivi de Vorric, qui jura de suivre partout son maître, quand même toutes les sorcières du monde voudraient s'y opposer.

Cependant la fermeté de Vorric commença presqu'à chanceler, lorsqu'il vit entrer le général dans le lieu qui avait été autrefois la grande salle du château ; ses dents craquèrent, ses membres fléchirent sous lui.

Le premier objet qui s'offrit à la vue de Gordon, en entrant sur ce théâtre de terreur, fut un groupe considérable de montagnards, hâlés et d'une taille gigantesque, couchés sur le pavé, autour de quel-

ques tisons d'un feu prêt à s'éteindre, et qui avait été allumé aux dépens de têtes grotesques d'une riche boiserie, et d'autres fragment de ces anciens restes de grandeur passée; ils paraissaient être bien armés; mais, au mépris des règles d'une bonne dicipline, ils étaient tous endormis, sans avoir pris la précaution de placer une seule sentinelle pour veiller pendant leur sommeil.

Il ne peut y avoir ici de grands dangers à craindre, dit Gordon; ce sont peut-êtredes contrebandiers, ou des voleurs de troupeaux, exerçant leur profession sans croire commettre un grand crime; à tous événemens, je peux m'apercevoir qu'ils n'appartiennent point au clan du

comte de Roncey, et je n'ai rien à redouter d'eux.

Alors le général s'avança vers un des membres de la société, qui, par la riche garniture en argent de son poignard, et, par tout son extérieur, semblait être le capitaine de la bande; faisant usage du peu qu'il savait du langage gallique, il cria dans l'oreille du montagnard : *taville air à ghaet.* Ce dernier s'éveilla en sursaut, comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique, et, secouant sa barbe touffue et ses cheveux crêpus, contemplait l'étranger avec une extrême curiosité, et peut-être avec un sentiment de crainte superstitieuse; mais ensuite se rappelant le salut amical du général, il lui offrit franchement la main. En

ce moment, les autres personnes du groupe s'éveillèrent, et se levèrent précipitamment en apercevant un étranger au milieu d'eux.

J'espère que vous me pardonnerez de m'être ainsi introduit auprès de vous, dit Gordon. Sachant que cette demeure était déserte, et ne sachant point que d'autres en avaient pris possession avant nous, nous nous étions proposés, moi et quelques amis, de loger dans son enceinte pendant le reste de la nuit ; je vous assure que nous ne sommes ni officiers de justice, ni gaupins, si vous avez quelque chose à craindre de l'une ou de l'autre classe de ces individus.

Sir, dit le montagnard en se relevant avec beaucoup de dignité,

et arrangeant son plaid, je vous assure que nous ne craignons rien, ni des gens de justice, ni des gaupins, parce que n'avons rien à démêler avec eux; mais si cela était, nous nous en débarrasserions facilement; quant au trouble, il n'est rien pour nous; d'ailleurs, vous pouvez juger, par vos propres yeux, que ce vaste local est aussi ouvert aux corbeaux, aux hibous et aux renards, qu'il peut l'être au comte de Roncey, son maître : hélas! pourquoi ai-je assez vécu pour le voir et le dire, et une larme coula sur la joue du montagnard.

On m'a assuré, dit Gordon avec une vive curiosité, que cet édifice et les domaines qui en dépendent, n'étaient plus, depuis long-temps,

dans les mains du noble propriétaire qui les possède en ce moment.

Trop long-temps, trop long-temps, sir, répondit le montagnard ; et, ensuite, comme s'il croyait s'être expliqué trop librement devant un étranger, il regarda le général d'un œil soupçonneux, mais parut ne rien trouver, dans sa physionomie, qui confirmât les soupçons qu'il avait commencé à former.

A la vérité, l'aspect de Gordon était éminemment calculé pour prévenir tout le monde en sa faveur à la première vue ; il possédait, au plus haut degré, ce que les Français auraient appelé un air noble, vif et spirituel ; et le chef de la bande parut disposé à devenir plus communicatif ; mais avant de s'expli-

quer davantage, il pria le général de faire entrer ses compagnons de voyage, pour profiter de la chaleur bienfaisante du feu, qui venait d'être, en ce moment, rallumé; en conséquence, la dame italienne fut introduite dans la salle, à la grande surprise des montagnards, qui, néanmoins, la traitèrent avec beaucoup de politesse, lui donnèrent la meilleure place auprès du feu, et la couvrirent d'un de leurs plaids.

De grands flacons d'eau-de-vie et de clairet furent tirés de plus d'un havresac et offerts à la ronde aux étrangers avec la plus grande libéralité.

Gordon, prenant le chef à part, le questionna sur ce qu'il pouvait savoir des affaires du comte de Ron-

cey, en l'assurant qu'il n'aurait pas à se repentir de sa confiance : le montagnard crut devoir encore plus s'en assurer par un double serment sur le poignard ; malgré cela, il était aisé d'apercevoir un certain degré de réserve dans la conduite du montagnard, aussi bien que de répugnance à s'expliquer au sujet du comte de Roncey.

Pour éclaircir tous les doutes qui fermaient la bouche de Terrachar ou Tarquehar-Banc, car tel était le nom du montagnard, Gordon lui dit, avec sa franchise naturelle, je crains que vous ne soyez en querelle avec le comte, votre supérieur.

Mon supérieur! interrompit Tarquehar, prenant feu à cette expression; le comte n'est point mon supérieur!

Eh bien ! j'entends votre propriétaire.

Il n'est point non plus mon propriétaire, répondit Tarquehar, attendu que je ne lui ai jamais payé ni rentes ni redevances pour mes terres.

Cela ne sert qu'à confirmer mon opinion, dit Gordon, que le comte et vous n'êtes pas bien ensemble; je désire vous apprendre que je suis son ennemi mortel, ou plutôt celui de ses crimes et de son ambition ; c'est lui qui m'a forcé, ainsi que cette femme sans défense, à prendre pour logement les ruines solitaires de cet ancien bâtiment, et les lieux les plus retirés des bois pour nous y cacher.

Tarquehar jeta alternativement

des regards de surprise et de généreuse commisération sur Gordon et sur la dame ; à la fin son indignation éclata, en apprenant un tel abus de pouvoir :

Honte sur lui! s'écria-t-il, honte sur lui ! il mourra ! il mourra ! dit-il, en saisissant son poignard ; l'homme qui a pu sacrifier un innocent enfant, est capable de tous les crimes.

J'entends ce que vous voulez dire, reprit Gordon.

Et il l'entendra également avant peu, interrompit Tarquehar, ou on ne doit ajouter aucune foi à la parole de Tarquehar-Banc.

Mais, répondit Gordon, si vous avez quelques projets sur le château d'Unalascarg, ce moment serait très-mal choisi pour l'exécuter,

car la place vient d'être récemment fortifiée, bien approvisionnée, où une forte garnison est prête à soutenir un siége, par des raisons dont, sans doute, vous êtes instruit.

Trop bien, répondit Tarquehar; mais, pour le moment, nous n'avons rien à démêler avec le comte, ni avec son château; il faut que vous sachiez que le meilleur voyant de notre clan vient d'avoir une seconde vue. Après qu'il est sorti de son extase, il nous a révélé que notre jeune chef, la fontaine de notre sang et de notre honneur, le fils de notre père commun, qui, dans un jour de deuil et de malheur, avait été confié à la garde du lord de Roncey, dans son enfance, qu'on avait fait passer pour mort, vivait

encore, et paraîtrait bientôt parmi nous. Le temps est arrivé. Si l'enfant vit encore, ce doit être un homme (et un brave homme, j'en réponds), car il était la vivante image du vieux chef, son père.

Vous pouvez juger aisément à quel point cette nouvelle nous a été agréable, quand je vous dirai que depuis vingt ans les habitans de ces contrées ont été un objet de risée pour tous les autres clans. Partout où nous allions, aux églises comme aux marchés, quelques-uns se moquaient de nous, et nous demandaient le nom de notre chef; or, vous savez que le plus grand affront qui puisse être fait à un montagnard, est de lui demander le nom de son chef s'il n'en a aucun à nommer.

J'entre parfaitement dans vos sentimens, dit Gordon; mais ne pensez-vous point avoir fait une démarche prématurée? vous auriez pu attendre jusqu'à ce que votre chef parût, avant de vous compromettre, en attaquant le pouvoir du comte.

C'est bien pensé et bien parlé, dit Tarquehar; mais, en ce moment, nous nous occupons seulement à chercher des preuves. Pour être prêts à la première apparition de notre jeune lord, nous allons à la chapelle du château d'Unalascarg, où nous sommes bien assurés que le cercueil de notre chef est vide; il pourra nous servir de preuve que l'enfant n'est pas mort comme on s'est plu à en répandre le bruit.

J'approuve hautement cette par-

tie de votre dessein, répondit Gordon; un pareil fait serait de la plus haute importance pour prouver le crime du comte. Mais ce n'est point encore non plus le temps d'agir; ainsi, quand l'héritier de la maison d'Haddo apparaîtra au milieu de vous, je ne serai pas loin, car j'ai aussi à accuser le comte de crimes graves; je connais toutes les approches de la forteresse, et je m'offre à diriger l'entreprise, si vous voulez m'honorer de votre confiance.

Tarquehar demanda à ce qu'il lui fût permis de consulter, à ce sujet, les hommes de son clan. Après avoir délibéré long-temps avec son chef, celui-ci s'adressa au général Gordon, en lui serrant cordialement la main. Votre avis est bon,

il sera suivi ; et, pour vous donner une preuve de notre confiance, nous ne chercherons point d'autres preuves de votre honneur que l'air de loyauté et de franchise qui règne sur tous vos traits, puisque, d'ailleurs, vous êtes l'ennemi du comte de Roncey, notre tyran, mais non notre chef. Nous allons, pour le moment, nous retirer chez nous ; mais, quand notre jeune lord paraîtra au milieu de nous, le feu allumé sur la hauteur du Bénard vous en instruira, fussiez-vous à cinquante milles de ces lieux ; alors revenez, le plus tôt possible, chez Tarquehar, dans les montagnes d'Haddo, où vous serez reçu de la manière la plus amicale et la plus hospitalière.

Je m'empresserai de me rendre au signal, dit Gordon; mais je désire d'apprendre si les vassaux des domaines d'Haddo sont dans l'intention de se joindre à la levée qui se prépare en ce moment contre le gouvernement actuel.

Nous ne vous parlerons de cette querelle, dit Tarquehar, qu'autant que ce serait pour défendre les intérêts du roi Georges; d'abord, parce que nous sommes bons protestans, ensuite parce que nous ne voudrions point hasarder notre fortune pour faire de lord Roncey un duc.

Pendant cette conversation, la dame et les gens de la suite de Gordon étaient ensévelis dans un profond sommeil, enveloppés dans les plaids des montagnards, et couchés

sur des pilles de bruyère qui venaient d'être occupées par ces derniers; Gordon, pressé du même besoin de repos, exprima le désir de suivre leur exemple, et Tarquehar laissa une garde de ses soldats pour les protéger jusqu'au matin, lui dit un adieu amical en s'écriant : votre honneur voudra bien diriger souvent ses regards vers le Teinnéayr, qui brillera bientôt comme un nouvel astre de la nuit sur Bénard; ce sera le signal du nouveau jour qui brillera pour la maison d'Haddo.

CHAPITRE VII.

Il est des situations ou des circonstances mystérieuses, des scènes romantiques, et l'attente d'un bien ou d'un mal prochain se réunissent et se combinent pour enchanter l'imagination et la diriger tour-à-tour vers les objets qui l'intéressent davantage et qu'elle désire le plus ardemment: telle était la disposition d'âme de Gordon dans la salle du château d'Haddo.

En se levant de dessus son lit de bruyère, il ne put s'empêcher de

réfléchir sur tous les détails qui lui avaient été transmis la nuit précédente par Tarquehar et Donald, sur manière dont le comte de Roncey avait rempli les devoirs sacrés qu'il s'était imposés, en se chargeant de la tutelle du jeune héritier d'Haddo. Plus il y pensait, et plus il désirait de découvrir la vérité, de concourir à la punition de ce puissant coupable, et de réintégrer dans ses propriétés l'héritier légitime.

Pendant que les compagnons de sa fuite étaient encore livrés au sommeil, Gordon profita de ce moment pour examiner plus attentivement ces ruines et les paysages voisins qui, au lever de l'aurore, avaient produits sur son esprit une si forte impression. Le soleil dardait alors ses

rayons sur ce vénérable édifice, dont on admirait les fortifications, la situation avantageuse et l'immense étendue. Ce petit bois, en face du principal, placé dans la fortification à l'ouest de ce château, couvert de la rosée du matin et garni des arbrisseaux les plus odoriférans, exhalait une odeur suave; les musiciens emplumés entonnaient leur antienne matinale, et leurs chants mélodieux remplissaient le cœur de Gordon des plus vives émotions; il crut un moment se rappeler avoir déjà vu une semblable perspective, mais il lui fut impossible de se rappeler si c'était en Angleterre ou sur le continent; plus il contemplait les beautés dont il était entouré, plus il sentait croître le désir de voir ar-

racher des mains du spoliateur ces beaux domaines, pour les remettre aux mains du légitime propriétaire.

Peu de temps après, la dame italienne s'étant éveillée, Gordon l'invita à prendre sa part du banquet que les généreux montagnards avaient préparé pour les voyageurs, et qui était aussi bon, aussi substantiel que les circonstances pouvaient le permettre.

La dame parut bientôt impatiente de partir; il ne fut pas difficile à Gordon de s'en apercevoir; fuyons, dit-il alors, cette terre ennemie; nous pourrons encore la revoir dans des temps plus heureux : alors, disant amicalement adieu à leurs hôtes, qui se retiraient chez eux, les voyageurs retournèrent sur les bords du lac;

Donald et Vorric portaient sur leurs épaules le moragh qu'ils avaient caché dans une cavité de la baie ; le vaisseau fut lancé à l'embouchure du courant; Donald hissa son plaid au haut d'un jeune arbre qu'il avait arraché dans le bois et en partit aussitôt. Le vent était favorable; la frêle embarcation eut bientôt atteint l'extrémité du lac; les fugitifs purent alors se décider sur le meilleur parti à prendre pour assurer leur avenir, et Gordon, très-ému, dit à sa belle compagne : Madame, vous êtes maintenant, je l'espère, à l'abri des poursuites de votre puissant et perfide oppresseur, mais j'ai lieu de présumer que vous êtes étrangère et isolée dans ce royaume, et ce serait peu profiter des avantages de votre délivrance que

de vous hasarder seule, et sans expérience, dans un monde qui lui est entièrement inconnu. Je regrette sincèrement que mes devoirs envers le roi de France, de qui je tiens l'emploi dont je suis revêtu, ne me permettent point de quitter ce pays dans l'état actuel des affaires publiques, car si j'ai quitté le château du comte de Roncey, ce n'est que pour m'attacher à quelqu'autre chef plus respectable, sous les ordres duquel mes services puissent être plus utiles au roi Jacques, et auprès duquel je n'aie à craindre ni prison, ni assassinat : pour que vous ayez, madame, un asile assuré, j'ai donné à notre fidèle batelier les instructions nécessaires, pour qu'il vous conduise dans la capitale de l'Écosse.

La lettre que je vous présente vous prouvera toutes les attentions de l'amitié de la part d'une personne également connue de nous deux, et il lui présenta sa lettre adressée à Euphémie Hamilton.

Une personne connue de tous deux! s'écria la dame, surprise au dernier point. J'ignorais complètement que j'eusse en Angleterre une personne sur l'amitié de laquelle il me fût permis de compter. Elle regarda la suscription de la missive, et lut avec un étonnement toujours croissant : à miss Euphémie Hamilton, par Lianeet Simiais Édimbourg, et au-dessous de l'adresse étaient ces mots : pour écrire en négociant, comme disent les Français, il vous plaira recevoir avec la pré-

sente, saine et sauve, l'amie de votre jeunesse, la signora Maullaro. Je suis bien certain d'avance que cette consignation vous sera des plus agréables; maintenant, pour vous écrire en militaire, je dois vous informer que mon coup de main a complètement réussi avec le secours de votre brave parent. Les affaires du roi Jacques peuvent m'appeler à Édimbourg, où j'aurai le plaisir d'être témoin de cette réunion.

La dame, étonnée que son secret eût été deviné, répondit avec l'air de la plus vive reconnaissance : j'avais pensé que les tours sombres et impénétrables d'Unalascarg, et la vigilance de l'Argus qui veillait sur moi, auraient également concourus à cacher mon nom, ma fa-

mille et mon existence; mais combien j'ai été agréablement trompée: je dois à votre généreuse intervention, non-seulement d'être délivrée d'un tombeau vivant, mais encore d'être rendue à l'amitié et à la société de la plus chère compagne de ma jeunesse.

Mais, interrompit Gordon, je croirais encore avoir peu fait pour votre bonheur, signora, si je ne mettais tous mes soins à vous rendre à d'autres amis à qui vous devez être non moins chère. Ceux que vous avez laissés en Italie, se réjouiront sans doute de votre délivrance; la belle fugitive versa une larme, en répondant: hélas! depuis si longtemps la joie leur est devenue si étrangère, que je crains que rien

ne puisse ramener le sourire sur leurs lèvres. Je ne vous importunerai pas davantage en ce moment des détails relatifs à ma position : lorsque le général Gordon viendra à Édimbourg, en lui renouvelant l'expression sincère de la plus vive reconnaissance, il connaîtra en même temps les aventures et les malheurs de l'infortunée qui lui doit l'honneur et la vie.

Gordon aurait désiré entendre sur-le-champ le récit de l'infâme conduite du lord de Roncey; mais observant que la signora Maullaro évitait soigneusement tout ce qui pouvait y être relatif, et même de prononcer le nom du comte, il ajourna son impatience jusqu'à l'entrevue fixée à Édimbourg.

Les voyageurs se dirigèrent alors vers une ferme située sur les bords du lac, où le général acheta deux poneys écossais. La signora Maullaro en monta un, dit un adieu touchant à son libérateur, et, précédée par Donald du moragh, qui lui servait de guide sur l'autre, elle se dirigea vers Édimbourg.

CHAPITRE VIII.

Pour la première fois depuis son départ d'Unalascarg, Gordon eut alors le temps de se tracer un plan de conduite pour l'avenir; mais désirant de prendre toutes les informations convenables, avant de prendre une détermination décisive, le général, accompagné de son fidèle écuyer, dirigea ses pas vers une taverne voisine, où il ne doutait pas d'entendre discuter toutes les nouvelles du jour, par les nombreux

consommateurs, en buvant leur verre de Wiskey. Son attente ne fut point trompée; après avoir été violemment assailli par un grand chien mâtin, qui s'élança sur lui avec furie, et après avoir, par une savante manœuvre, sauvé ses jambes du danger, d'être lacérées par les dents de l'animal, il parvint à pénétrer dans cette misérable hutte, où le premier objet qui frappa sa vue, fut une grande table ronde hérissée de poignards, qui y étaient plantés tout droit, et aussi près les uns des autres, que des épingles peuvent l'être dans une pelotte; autour de ce formidable appareil, était assis un un groupe de robuste montagnards, coîffés de bonnets, armés de la tête aux pieds; quelques-uns avaient des

uniformes rouges, d'autres portaient la livrée du duc d'Argyle ; mais tous avaient la tartane des Campbells, et une croix rouge sur leurs bonnets.

Cordon s'assit à une petite table sur le côté, son valet Vorric, placé sans cérémonie à côté de son maître, qui le lui avait ordonné, pour éviter encore plus d'être remarqué.

Le montagnard, maître de ce cabaret, allait et sortait de la chambre, avec l'importance et la morgue d'un aubergiste allemand, sans donner d'autre marques d'attention à ses nouvelles pratiques, qu'une légère inclination de tête. A la vérité, il paraissait beaucoup trop occupé des guerriers, ses convives, pour donner une grande attention au général et à son écuyer, qui avaient l'air le

plus pacifique; les montagnards eux-mêmes étaient si occupés de leurs bruyantes discussions, qu'a-peine regardaient-ils les deux étrangers.

Le chef de la troupe paraissait être un riche fermier, qui, au moment où il s'y attendait le moins, avait été appelé à prendre les armes. Sa physionomie annonçait bien plutôt de la bonhommie, que des inclinations guerrières. Nous venons, sir, de faire, dans ces contrées, une matinée très-fatigante, manœuvrant sans cesse du matin jusqu'au soir, excepté quand nous sommes, comme en ce moment, à la chasse des jacobites; à la vérité, nous n'en faisons pas plus que nous ne pouvons, par ce que je commande

mes propres tenanciers, et que j'ai soin de ne pas trop fatiguer ces pauvres gens, pour le compte du roi Georges et du duc.

Mais, dites-moi, je vous prie, répondit Gordon, quel est l'objet de tous ces préparatifs hostiles; le prétendant est-il débarqué, ou les jacobites se montrent-ils en force dans le voisinage ?

Il est étonnant que vous ne sachiez pas que les comtes de Mac et de Roncey ont armé tous leurs vassaux; ne pensez-vous pas que ce soit pour les clans royaux un motif assez puissant pour les faire tenir sur leurs gardes ?

Ah ! s'écria Gordon, le comte de Mac en campagne ! c'est beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait. Dans

quelles parties de ces vastes domaines le comte s'est-il montré ?

En vérité, répondit notre centurion, vous me faites trop de questions sur son compte; je crois néanmoins, qu'il est en ce moment dans la forêt de Braemar.

Et vous êtes sans doute à sa poursuite avec votre compagnie, dit Gordon?

Non, non, répondit le campagnard, Dieu préserve Duncan Campbell de poursuivre, avec la pauvre compagnie de son seul clan, le comte de Mar avec ses dix mille montagnards; ce serait mettre ma tête dans la gueule du lion et m'exposer à toute sa colère.

Dix mille montagnards! s'écria Gordon, triomphant en secret; ce

sont vraiment des forces formidables à attaquer, mais le comte de Roncey ne peut en réunir autant; c'est peut-être sur ce chef que vous avez des desseins?

Gordon sentit bien combien il était délicat, dans sa position, de faire de pareilles questions; mais Duncan paraissait être d'un caractère si jovial et si communicatif, qu'il n'y vit point de danger, et les réponses de Campbell prouvent que le général ne s'était point trompé dans son opinion.

Avant que je vous dise ce que j'en pense, répondit Duncan, il est essentiel que je sache si vous êtes l'ami du roi, du duc et de la religion protestante.

Je déclare être un sujet loyal de

mon roi, un ardent admirateur du caractère honorable du duc d'Argyle, et je ne suis point ennemi de la religion protestante.

En ce cas, vous saurez, dit Duncan, qu'il va y avoir demain matin une course de chevaux au bas du Dunbay, dans la baronie de Roncey, où doivent se trouver réunis tous les partisans de ce chef; nous nous y rendrons comme spectateurs, à l'exemple des autres habitans des campagnes environnantes, nous observerons attentivement ceux qui font partie de cette réunion, et nous en rendrons compte au duc, qui n'est pas loin d'ici. Pas loin d'ici! s'écria Gordon; comment il se serait avancé aussi rapidement vers l'ennemi!

Vous pouvez en être certain, ré-

pondit Duncan, c'est sa manière de faire la guerre : il l'a apprise sur le continent.

En entendant cette fâcheuse nouvelle, Vorric-Kennedy chargea de couleur; il parut être mal à son aise sur son siége, et donna tant d'autres indices de son anxiété et de ses alarmes, qu'il finit par attirer l'attention particulière de Duncan Campbell, qui, sans rien manifester aux étrangers de ses soupçons, dit un mot à l'oreille d'un homme de son clan; celui-ci sortit aussitôt de table, mit sa clayemore sur son épaule, et s'avança vers la porte extérieure du côtage.

Je suis extrêmement fâché, dit Duncan, que le trouble manifesté par votre serviteur, en entendant prononcer le nom du duc, que toute

personne loyale aime et estime, m'ait inspiré des soupçons qui rejaillissent sur son maître; ainsi je dois vous prier de me suivre paisiblement au quartier général; si vous êtes innocent, sa grâce ne vous fera aucun mal, mais le service du roi Georges exige que je me conduise ainsi.

Gordon employa plusieurs raisonnemens pour persuader à Campbell qu'il n'avait pas le pouvoir d'arrêter les sujets du roi sur de simples soupçons, lorsqu'ils ne commettaient aucune action illégale, mais cela ne servit qu'à confirmer les doutes déja formés par Duncan, et le général, voyant qu'il n'y avait point d'alternaltive, consentit, non sans répugnance, à accompagner l'officier au quartier général du duc

d'Argyle, tandis que Vorric-Kennedy, se tordant les mains, disait tout bas à son maître : nous serons tous les deux décapités, comme des harengs : c'est vraiment pire qu'une poële à frire sur le feu.

CHAPITRE IX.

Les prisonniers ayant été placés au centre d'une file de montagnards, à la tête duquel était Duncan Campbell, s'éloignèrent du cabaret, dans un silence solennel, qui ne fut interrompu que par les cris d'étonnement de l'hôte Boniface et de sa famille, en voyant un événement aussi extraordinaire en ces lieux, se passer dans leur paisible côtage.

L'escorte ne tarda pas à arriver au camp du duc d'Argyle, et les pri-

sonniers furent aussitôt conduits à la tente du duc; cet illustre seigneur reçut le général Gordon avec autant d'affabilité que de politesse, regretant amèrement que les circonstances rendissent de pareilles formalités nécessaires; mais il lui fit connaître qu'il devait donner des renseignemens certains sur la personne et sur les affaires qui l'appellaient dans ce pays, avant qu'il ne fût permis de voyager dans ce pays à une époque où sa liberté et sa constitution sont dans un si grand danger.

Gordon n'était pas préparé à une mesure qui lui parut si décisive et si sévère en même-temps; mais, sans montrer le moindre embarras, et dédaignant d'avoir recours à mêmes

moyens curatifs, après un moment de silence il tira de sa poche un papier qu'il présenta au duc; ce sont, milord-duc, dit-il d'une voix ferme, mes seuls titres de créances; je crains qu'ils ne vous paraissent pas satisfaisans, mais je sais que je suis tombé en bonnes mains, et que le duc d'Argyle est incapable de violer envers qui que ce soit les lois de l'honneur et des nations.

Sa grâce, jetant les yeux sur le document, répondit : je m'aperçois que votre nom est Écossais; si vous êtes réellement écossais de naissance, vous avez porté les armes contre votre pays et votre roi, et vous êtes rendu coupable du crime de haute trahison. Cette commission d'un gouvernement ennemi suffit

pour le prouver; si néanmoins il est constant que vous n'êtes point natif de cette île, vous avez le droit d'être traité comme prisonnier de guerre, et vous n'éprouverez point de ma part de rigueur inutile.

Si, répondit Gordon après un léger intervalle, le lieu de ma naissance doit être reconnu avant que je puisse être convaincu de haute trahison, je crois n'avoir rien à craindre sous ce rapport, car cela a toujours été un mystère, même pour moi; cependant je ne suis point sans espoir et sans un pressentiment que que je pourrai avant peu acquérir les preuves que ce pays est celui de mes ancêtres, et que j'y suis né; mais la nation qui m'a amicalement adopté et a nourri mon enfance, doit assu-

rément avoir le droit de réclamer et d'obtenir le secours de mon bras.

Le duc jeta en ce moment sur les traits de Gordon un regard qui sembla pénétrer jusqu'au fond de son âme, et scruter jusqu'aux moindres traits de sa figure. Un tel mystère peut-il envelopper un cavalier qui a l'air aussi franc, aussi ouvert; ou bien n'est-ce qu'une simple ruse pour cacher sa véritable patrie? dit le duc à voix basse; ensuite, s'adressant au prisonnier : votre air, votre voix et vos manières rappellent à ma pensée le souvenir d'un homme qui, de son vivant, était l'ami de mon cœur, et dont je ne perdrai jamais le la mémoire; il laissa aussi un fils qui, si il existait encore, aurait environ votre âge; mais il mourut dans son en-

fance, dit le duc en essuyant une larme qui s'échappa de ses yeux expressifs, et continuant à regarder fixement l'étranger.

Hélas! milord-duc, répondit Gordon, depuis long-temps je m'occupe sans relâche à déchirer le voile obscur qui couvre ma naissance, et je regarderai cette découverte comme un bienfait inappréciable du ciel, car mon cœur brûle de trouver un pays que je puisse reconnaître pour le mien, et un mortel de qui je puisse réclamer les liens de consanguinité.

Le duc, étendant la main vers Gordon, lui dit : Argyle vous donne sa parole que la découverte de votre naissance ne nuira, ni à votre sûreté, ni à votre bien-être, si vous êtes assez heureux pour éclaircir ce

mystère ; je dirai plus, je m'engage à aider vos recherches par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, et dans cette vue, je désire avoir quelques éclaircissemens sur votre vie, qui peuvent m'être très-utiles vous servir.

Quoiqu'encore peu avancé en âge, ma vie, milord-duc, n'a pas été moins orageuse, mais je vais faire en sorte de mettre sous les yeux de votre seigneurie les circonstances que vous désirez de connaître, puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à mon sort; l'événement le plus reculé, dont je conserve encore le souvenir, est celui de mon débarquement sur les côtes de France, près de Dunkerque, où me déposa une grande barque que j'ai une

faible idée d'avoir reconnu pour être un bateau de pêcheur, qui s'éloigna aussitôt que je fus à terre; alors, ne découvrant aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, ni habitation, ni abri, je m'assis sur le rivage; heureusement que j'étais encore trop jeune pour pouvoir bien juger du malheur qui menaçait un enfant abandonné sur un sol étranger; lorsque la barque fut entièrement disparue à mes yeux, je sentis un mouvement de regret; mais bientôt je me consolai en ramassant des coquilles et des cailloux qui étaient épars sur le rivage.

Bientôt une faim dévorante me fit connaître ma triste situation, je demandai de la nourriture à grands cris et en pleurant amère-

rement : heureusement un corps de troupes qui passait par hasard en ce moment, entendit ma faible voix; un sergent du corps me prit dans ses bras, me porta au général Grand-pont, qui commandait le détachement; le général m'accueillit avec une tendresse paternelle, m'adopta comme l'enfant du régiment, et me garda auprès de lui jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge requis pour être admis à l'école de Brienne, où il me procura une place; de-là j'entrai fort jeune au service de France, où j'ai eu le bonheur, à la suite de plusieurs affaires, d'obtenir, beaucoup plus tôt que je ne l'aurais espéré, le rang que j'occupe en ce moment.

Il ne s'est jamais encore présenté la plus légère circonstance qui puisse

jeter le moindre jour sur ma naissance ; j'ignore même encore entièrement le pays où je suis né. Si les deux langages que je parle, l'Anglais et le gallique, me paraissaient indiquer l'Écosse comme ma terre natale, on m'a donné le nom d'Alexandre Gordon, mais il m'est impossible d'en expliquer les motifs. Quant à l'objet et au résultat de mon expédition dans ce pays, mes lèvres doivent rester muettes, et je suis certain que le duc d'Argyle serait le dernier des hommes à conseiller une indiscrétion ou un oubli de ses devoirs, même à un ennemi.

Je ne désire, général Gordon, savoir de vos affaires que ce qu'il vous sera agréable ou utile de m'en dire, répondit le duc ; ce que vous m'en

avez déjà appris suffit pour éveiller toute ma curiosité. J'ai quelques motifs de penser que ce mystère de votre naissance n'est pas impossible à découvrir, peut-être même avant peu.

Sa grâce prononça ces mots avec l'accent d'une inspiration prophétique; alors, le prenant à part, il dit a voix basse : cette affaire devra être approfondie par l'œil perçant de la justice.

En attendant, général, ajouta le duc, puisque le service du roi Louis devient désavantageux pour vous en Écosse, d'après la marche que prennent les événemens, je prendrai sur moi de vous envoyer sous escorte à Inverney, où vous demeurerez en parfaite sûreté, jusqu'à ce que la guerre soit terminée; non

que je puisse concevoir la moindre idée que vous désiriez d'éviter de combattre, mais vous êtes maintenant mon prisonnier, et vous devez me permettre de disposer de vous selon ma volonté.

Le château ne sera pas pour vous une prison; je me contente de votre parole d'honneur, et au lieu de poursuivre vos compatriotes, vous pourrez, à vos heures de loisir, chasser les daims et les cerfs; vos excursions pourront n'avoir d'autres limites que les montagnes ou les flots; au lieu de l'affligeant spectacle des champs de bataille, vous aurez celui plus riant des campagnes, où vous éprouverez une satisfaction plus réelle que vous n'en auriez jamais eue au milieu

des scènes de carnage et de tout l'appareil militaire.

Je vois venir ici, continua sa grâce, Duncan Bay, mon vieux sommellier, qui aura soin de vous donner, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce qui vous sera nécessaire pour réparer vos forces et vous faire oublier les désagrémens et les fatigues de la route que vous venez de faire. En ce moment, Duncan entra dans la tente, portant d'une main un grand flacon de clairet, et grattant sa tête de l'autre.

Le général et son fidèle Vorric ayant mangé quelques viandes froides et bu d'excellent clairet, que nous considérons comme le plus heureux présage d'une bienveillance assurée,

le duc dit au général, avec le sourire le plus affectueux et le plus amical : une escorte, général, vous attend pour vous accompagner à Inverney, où j'espère que vous pourrez vaincre l'ennui de la solitude, au milieu des plaisirs que vous offriront les campagnes voisines. Si je ne m'en reposais pas entièrement sur votre honneur, je vous conseillerais encore, dans votre propre intérêt, de tenir votre parole, non par aucun motif qui se rapporte aux événemens de la campagne, ou aux affaires publiques; mais par d'autres considérations non moins importantes, sur lesquelles il serait impolitique de ma part et nuisible à votre avenir d'en dire davantage en ce moment.

Gordon promit une honorable soumission aux lois de la guerre, salua respectueusement sa grâce, et, accompagné de ses premiers gardes, quitta le camp pour se diriger vers Inverney.

CHAPITRE X.

L'ÉTAT-MAJOR de l'armée du duc d'Argyle venait d'être renforcé par l'acquisition du major Howard, jeune officier anglais d'une famille distinguée, et qui donnait les plus belles espérances par ses talens et ses qualités personnelles; il avait déjà fait le tour de l'Europe, et visité les régions classiques de la Grèce, non comme un voyageur du bon ton, qui ne fait que parcourir sans examiner les lieux où il passe,

mais en observateur éclairé, qui a le désir et les moyens de tirer parti de tout ce qu'il voit pour accroître ses connaissances, sans être pour cela moins simple et moins modeste. Sa personne était aussi élégante que son esprit était mâle et énergique; héritier du titre et de l'immense fortune du comte d'Horton, son père, ce jeune seigneur aurait pu croire posséder tous les élémens de bonheur dont se compose l'humaine félicité, cependant, et malgré tous ces avantages extérieurs, le duc, qui prenait au major un intérêt extraordinaire et vraiment paternel, avait remarqué avec peine que son front était soucieux et son œil languissant. Plusieurs fois, dans son désir bienveillant d'alléger sa peine, il

avait essayé de sonder cette plaie mentale par tous les éclaircissemens qu'il avait pu obtenir, tendant à démontrer que ses chagrins prenaient leur source dans une passion malheureuse et sans espoir; Howard fut sourd à toutes les instances que lui fit le duc pour obtenir de plus amples renseignemens. Il y avait dans ses refus une obstination qui surprit son noble ami, et commandant d'autant, qu'elle contrastait avec la douceur de son caractère; il se présenta néanmoins bientôt une circonstance qui, toute insignifiante qu'elle était en elle-même, sembla répandre quelques lumières sur la cause mystérieuse des chagrins d'Howard.

Le duc étant un jour entré dans

la tente du major, sans aucune cérémonie, et avec toute la liberté d'un ami intime, trouva qu'il venait de sortir, laissant sur la table le portrait d'une femme rempli d'expression, d'une femme de la plus grande beauté; il retraça à l'esprit de sa grâce les traits des vénitiennes, les femmes les plus séduisantes de toute l'Italie; on y remarquait la combinaison la plus heureuse et la plus frappante des grâces et de la dignité qui caractérisent et distinguent si éminemment les filles de Venise; après l'avoir attentivement examiné, le duc se hâta de quitter la tente de son ami, dùt-il attribuer ses chagrins à l'original de ce portrait sans qu'il le mît à même d'en savoir davantage.

Dans cet intervalle, les préparatifs formidables et les ressources des partisans de la maison de Stuart avaient éveillé les plus sérieuses craintes du gouvernement et les amis de la ligue de succession protestante.

Les Hollandais s'empressèrent de promettre l'entière et prompte exécution du traité conclu : un ministre impérial, au nom de l'empereur, son maître, saisit aussi cette occasion de faire des offres de secours; mais le roi avait décidé de ne point accepter les secours d'aucune autre troupe étrangère, aussi long-temps qu'il y aurait des probabilités d'anéantir la rébellion, sans recourir à de pareils moyens. Pendant ce temps, le prétendant et ses adhérens parais-

saient avoir conçu de grandes espérances, tant en Angleterre que sur le continent, et il devint évident qu'ils s'étaient mis en mesure de tenter quelque grande entreprise.

Le prétendant lui-même encouragea ouvertement ses partisans, et leur promit qu'avant peu ils verraient leurs maisons reprendre leur première splendeur.

Ces agens obtinrent des secours d'argent des princes papistes des états d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et de France, qui identifiait sa cause avec celle de l'Église et de la Religion. Le gouvernement eut bientôt connaissance de ces préparatifs dans l'étranger, et chercha à découvrir les ramifications qu'ils pourraient avoir dans l'intérieur du

royaume. Il ne fut pas long-temps à découvrir les ressorts les plus cachés de l'entreprise, quoique ses ennemis ignorassent entièrement par quels moyens il avait pu être si bien instruit. Le ministère ayant remonté aux premiers chaînons de la conspiration, fit arrêter plusieurs des chefs avant qu'ils n'eussent eu avis que leurs desseins étaient découverts.

Le comte de Mac, néanmoins, parvint à s'échapper en Écosse, sous un déguisement, et eut bientôt levé le corps formidable dont nous avons parlé; il est évident que le comte eût volontiers embrassé la cause du roi Georges, s'il y avait trouvé son intérêt; ce qui prouvait qu'il ne suivait pas le roi Georges par dé-

vouement, et qu'il ne devint point rébelle par aucun motif de fidélité envers le prétendant.

On regarda dans ce temps comme impolitique la conduite des ministres du jour, pour ne pas s'être assurés l'amitié de comte, ou du moins ne l'avoir point fait arrêter comme ennemi; mais ils connaissaient trop son caractère et ses principes politiques pour avoir quelque confiance en lui, et ils regardaient comme au-dessous de la dignité du roi de temporiser avec lui.

CHAPITRE XI.

Bientôt après la capture de Gordon, le duc d'Argyle avait obtenu, par le zèle courageux de quelques hommes de son clan, des informations précises, relativement à une nombreuse et formidable réunion de chefs jacobites, nobles et bourgeois, qui venait en ce moment d'avoir lieu au château de Keldrumny, appartenant au comte de Mac, et situé dans la forêt de Bracmor. Ils avaient été envoyés, comme c'est l'u-

sage en pareille circonstance, sous le prétexte spécieux d'une partie de chasse, mais dans le fait, pour un objet bien différent, celui de délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

C'était sans doute le meilleur moyen de tromper le public, ou d'imposer silence aux conjectures qu'on n'aurait pas manqué de former sur un sujet aussi important que celui de la réunion des lords jacobites et des chefs d'Écosse, dont plusieurs avaient été récemment en guerre les uns contre le autres; ils se trouvèrent tous au rendez-vous, en habit de chasse vert. Parmi les membres, le plus puissant de cette junte aristocratique était le marquis Huintley, fils aîné du duc de Gordon, le maquis de Tullibardini,

fils du duc d'Athol; plusieurs autres seigneurs aussi distingués, et environ vingt-six chefs écossais ou lairds.

Après s'être occupé du motif ostensible de la réunion, le comte de Mac, s'adressant à ses convives, leur fit connaître qu'il avait pris les armes pour le roi jacques VII, et les invita à suivre immédiatement son exemple.

Ils les y encouragea en même temps par l'assurance qu'il y aurait bientôt une levée en Angleterre, pour la même cause, et qu'il serait puissamment secouru par la France et les autres états catholiques; il les instruisit en outre qu'il avait reçu de Lorraine des lettres du prétendant, qui promettait de venir en

personne se mettre à la tête de ses adhérens, et de se confier à la valeur et à la fidélités de ses sujets écossais; il leur montra aussi une commission signée du prétendant, qui le constituait lieutenant-général, commandant en chef et directeur de la guerre, et finit par donner la bonne nouvelle qu'il était abondamment fourni d'argent, de manière qu'aucune dépense ne pèserait sur ceux que leur loyauté porterait à s'embarquer dans cette entreprise.

Après ce discours, tous ceux qui l'avaient entendu promirent d'armer leurs partisans et vassaux, et de joindre l'étendard sans délai. Il y eut une fête montagnarde pour cimenter encore plus les liens de la confédération.

Parmi les membres les plus zélés de l'assemblée, on remarquait le célèbre Rob-Roy, et son neveu Mac Grégor de Glengyle.

Un autre personnage remarquable de ce conseil diplomatique, était M. Grandfourbe, ambassadeur et plénipotentiaire de Louis XIV, du prétendant et son représentant; ce plénipotentiaire était un homme un peu vif, de l'âge d'environ cinquante ans; un prodigieux gourmand, ayant eu des prétentions à la science, et se regardant comme le plus habile diplomate de tous les siècles et de tous les pays.

A son arrivée en Écosse, M. Grandfourbe regreta beaucoup un grand nombre de jouissances auxquelles il avait été accoutumé dans sa patrie,

et ses premières impressions se ressentirent de son état physique, l'humidité et les variations de l'atmosphère n'étant pas en harmonie avec sa vivacité naturelle, altérèrent beaucup sa gaieté. Il en fut de même de la privation de la société de femmes, aussi essentielles, disait-il, à son bonheur, que les fleurs pour les papillons qui se jouent au milieu de leurs feuilles; mais en cette occasion, quelques-uns des chefs montagnards avaient mené avec eux leurs sœurs et leurs filles, pour la chasse du comte de Mac, afin de mieux couvrir leurs desseins, et M. Grandfourbe parut enfin avoir retrouvé dans leur société une partie de sa gaieté primitive. Plusieurs de ces dames, ainsi

que c'était alors l'usage en Écosse, ayant été élevées dans des couvens français, avaient acquis une forte teinte de cette politesse et de cette nonchalance des intéressantes compatriotes du plénipotentiaire, sans avoir néanmoins leur vivacité, et elles étaient parvenues à obtenir l'entière approbation de M. Grandourbe.

Dans la plénitude de son cœur, il proposa de chanter une des chansons de son pays nâtal, et demanda à un joueur de cornemuse qui se trouvait là, l'air : *la foi que tu m'avais promise,* mais l'Orphée montagnard, de l'air du plus parfait mépris, protesta que jamais accens pareils n'avaient été entendus en Écosse.

En ce cas, répondit Grandfourbe

en regardant avec le même dédain: je n'aime pas le mauvais accompagnement de coups de vents comme les vôtres, et après plusieurs contorsions de la tête et de tout le corps, l'ambassadeur chanta ce qui suit, adressant ses couplets amoureux à la sœur de Mac Grégor Glengyle, qui était assise près de lui.

A VÉNUS.

C'est toi que je sens dans mon âme,
Cruelle mère des amours!
Bacchus, tu ranimes la flâme
Dont je brûlai dans mes beaux jours.

Tu le veux, je revois Glicère,
Qui n'a pas d'égale en beauté,
Et je perds encor, pour lui plaire,
Mon bonheur et ma liberté.

Faut-il, pour doubler mon ivresse,
Me peindre chacun de tes traits,

Vanter l'esprit, la gentillesse
Dont s'embellisent tes attraits?

Bosquets de Cypris et de Cythère,
Vous m'animez par votre splendeur;
C'est Vénus toute entière :
Elle a pris son vol vers mon cœur.

C'en est fait, tu ne peux, ma lyre,
Chanter la gloire des héros.
Reviens, Amour! de mon délire
Célébrons les transports nouveaux!

Tendre amitié, sois-moi propice,
O Vénus! ne m'abuse pas!
Et daigne, après le sacrifice,
Mettre Glycère dans mes bras.

La jeune demoiselle parut écouter les accords séduisans de l'ambassadeur avec une complaisance qui ne fut rien moins qu'agréable à son frère et à son oncle Rob-Roy.

Grandfourbe, cependant, sentant

sa vanité flattée de l'approbation de sa belle voisine, protesta qu'il ne pouvait se dispenser de lui donner une copie de son chef-d'œuvre d'harmonie, et sortit pour l'écrire : il revint bientôt après, et le glissa dans la main de miss Mac Grégor.

Il ne parut point que le plénipotentiaire eût eu l'intention de remettre clandestinement ce papier à la jeune demoiselle ; il ne crut point devoir en pareil cas user de mystère vis-à-vis d'une femme qu'il regardait comme devant se trouver très-honorée de cette attention spéciale.

Cependant, son oncle Rob-Roy et son frère pensèrent différemment à cet égard ; le premier, ajustant son ceinturon d'épée, et plaçant son poignard de manière à ce qu'il fût

tout prêt pour l'action, s'avança vers le français avec un sourire de gaieté, pour montrer qu'il était *in ultro que paratus*, caressant avec un grand sang-froid sa longue barbe rouge.

Maître, dit Rob, vous êtes un peu trop prompt dans vos démarches, en sorte que je crains bien que cela ne nécessite votre départ de ces lieux, car je vous prie de vous rappeler que l'amour et la diplomatie ont une marche différente.

Et moi, interrompit Glengyle, quoique la chanson ne nous paraisse pas inconvenante, je crois cependant qu'il y régnait trop de chaleur pour pouvoir l'adresser à une femme.

Trop de chaleur! trop de chaleur, monsieur! s'écria Grandfourbe,

quelque chose peut-il avoir trop de chaleur dans cet exécrable climat, où règne le plus grand froid : hélas ! il n'était point donné à l'amour ni à la galanterie de chasser de vos montagnes les horreurs des brouillards et des pluies qui y règnent continuellement, et pour vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Rob-Roy, si vous n'étiez point un sauvage des montagnes, vous sauriez que mon corps est sacré, et si vous êtes assez hardi pour porter la main sur moi et m'arracher un cheveu de la tête, ce sera un effroyable contre-coup qui rejaillira sur vous.

A ces paroles, Rob ne fut pas le maître de contenir sa gaieté, et partant d'un grand éclat de rire, il

s'écria : votre corps sacré! par saint Filan, vous surpassez alors tous les saints du calendrier, car, qui a jamais entendu parler d'un saint faisant l'amour à la première vue, et chantant des couplets amoureux aussi impitoyablement que vous venez de le faire : non, non, vous n'avez pas sur tout votre corps un seul morceau de chair sacrée, M. Grandfourbe; et si vous avez besoin de quelqu'amusement pour entretenir votre chaleur dans le climat de nos montagnes, je vous conseillerai de monter sur le philibus avec un fusil sur l'épaule, et de chasser le chevreuil, au lieu de faire l'amour comme un chat avec des femmes modestes.

Grandfourbe, à qui le ridicule

et l'ironie étaient encore plus insupportables que le ton d'humeur d'abord pris par Rob, répondit avec beaucoup d'aspérité : je dois vous dire, monsieur Rob-Roy, que vous vous êtes mépris relativement à mon corps : c'est ma personne et non pas mon corps, puisque je suis plénipotentiaire d'un grand monarque : c'est dire que je suis tout-puissant.

Cette saillie produisit un nouvel éclat de rire de Rob-Roy et de quelques autres. Le comte de Mac, craignant que si les choses allaient plus loin, il n'y eût quelques violences communes sur la personne sacrée de de l'ambassadeur, intervint alors pour mettre fin à la querelle; M. Grandfourbe fut invité à retirer les couplets qui avaient donné lieu

à l'altercation, et à chanter une autre chanson, qui parut tendre à exciter la gaieté des convives, au lieu de faire naître dans leur esprit de jalouses appréhensions.

CHAPITRE XII.

Les combattans ayant de nouveau repris leurs places au banquet, l'harmonie fut bientôt rétablie, et les convives ayant repris leurs joyeuses occupations, monsieur l'ambassadeur eut recours à un verre d'excellent clairet pour rehausser sa verve lyrique; il chanta de meilleure grâce qu'on aurait dû l'espérer, d'après ce qui c'était passé, la chanson suivante, qu'il préluda

néanmoins dans sa maxime favorite : *chacun a son goût*.

A la main une bouteille,
Et le plaisir dans les yeux,
C'est à toi, dieu de la treille,
Que j'offre aujourd'hui mes vœux :
Puisse, jusqu'à ton oreille,
Parvenir ce doux refrain :
Vive Bacchus et le vin.

On dit qu'il est agréable,
Je veux croire qu'il est doux
D'aimer une femme aimable,
De languir à ses genoux ;
Mais je n'aime que la table
Et ne vois rien au-dessus
Du bon vin et de Bacchus.

Le vin conserve la vie ;
C'est l'eau qui donne la mort :
Oui, de l'eau je me méfie,
Enfin, je la hais si fort,
Que lorsqu'on me barbifie,
Au lieu de l'eau dans mon bassin,
Je veux que l'on mette du vin.

Une cadence légère
Jamais ne me ravira;
Rien pour moi n'est somnifère
Comme un superbe opéra:
Aux plus beaux chants je préfère
Le glou, glou d'un entonnoir,
Ou les efforts d'un pressoir.

Je n'empêche pas qu'on sente
Avec délice des fleurs;
D'une cuve qui fermente,
Moi, j'aime mieux les vapeurs.
Une chose qui me tente,
C'est de mourir dans un bain,
Mais je veux qu'il soit de vin.

M. Grandfourbe ayant ainsi fait amende honorable pour son offense envers les beautés montagnardes, la gaieté et l'union la plus parfaite se manifestèrent dans toute l'assemblée; on but en profusion des toasts jacobites; on exécuta avec des échecs des combats simulés, où les pièces

d'un côté représentaient les adhérens du prétendant et ceux du roi Georges. Il est inutile de dire que les premières obtinrent un triomphe imaginaire sur leurs rivaux ; le temps se passa ainsi jusqu'au moment où le souper fut annoncé. Aussitôt M. Grandfourbe dressa ses oreilles, repoussa dédaigneusement les échecs, et entra des premiers dans l'appartement où le dîner était servi. L'exercice qu'il avait fait pendant la journée avait tellement aiguisé l'appétit du plénipotentiaire, qu'on eût dit qu'il allait dévorer tout ce qui se trouva devant lui au premier service; mais ensuite il se détermina à se régaler en gourmand, si du moins cela était possible; néanmoins, à son inexprimable chagrin, aussi

loin que sa vue put s'étendre sur l'immense étendue de la table baroniale, il n'aperçut que du gibier, de la volaille et quelques petits plats délicats analogues à la saison et au pays ; point de ragoûts, point d'entremets ni d'omelettes soufflées; il se proposa alors de donner à son hôte quelques atteintes sur son mauvais goût, et l'engager à régénérer entièrement le département de sa cuisine, et de profiter de cette occasion pour démontrer toute la profondeur de ses recherches sur les différentes annales de la gourmandise.

Le comte s'apercevant que M. Grandfourbe avait jeté les regards les plus sympathiques sur les tendres membres d'un jeune lapin, lui de-

manda s'il ne lui serait pas permis de lui envoyer une portion de ce morceau délicat.

Non, non, milord, dit l'ambassadeur, un jeune lapereau n'est bon à rien, à moins qu'il ne soit en terrine, et à l'eau-de-vie; telles étaient les manières dont ils étaient préparés chez les anciens, dont le goût était bien plus recherché que le nôtre.

Toute la compagnie et le noble hôte qui les recevaient, furent également amusés des observations gastronomiques de M. l'ambassadeur, et étonnés de la liberté avec laquelle il critiquait la table du noble comte, qui paraissait s'amuser infiniment de l'originalité de son convive.

Mais, dit le comte, en réponse

aux savantes dissertations de Grand-fourbe, certainement vous n'attendez pas, monsieur l'ambassadeur, que je renonce à mon système actuel de cuisine, pour remonter aux beaux jours de l'antiquité.

Non, non; pas entièrement, dit l'ambassadeur, et quoique nous lisions dans les registres du temps, qu'Aphtomeleus porta jusqu'à la perfection l'art des sauces ou des puddings de cochons; que personne n'excellait plus qu'Agis de Rhodes dans l'art de faire griller un poisson, et que Nereus de Chio faisait bouillir une anguille à l'étuvée à un point de perfection qui aurait pu satisfaire les dieux, je conçois qu'il peut aussi y avoir en Angleterre quelques beaux morceaux; mais à vous parler

franchement, je crois qu'ils y sont très-rares.

Si M. Grandfourbe, dit le comte, voulait avoir l'extrême complaisance d'indiquer lui-même le mets qui pourrait être le plus agréable à son palais, on l'apprêterait sur-le-champ, et pour être plus certain de sa bonne qualité, il pourrait lui-même vous le préparer d'une manière conforme à ses ordres.

Ah! s'écria le grand homme de bouche, c'est le seul moyen par lequel je puisse avoir un souper à mon goût; ainsi je vais aller surveiller tout cela pour moi-même.

En parlant ainsi, il quitta le comte et ses convives, qui s'égayèrent pendant quelque temps à ses dépens. Précisément au moment où ils

achevaient leur repas, M. Grand-fourbe entra dans l'appartement, conduisant avec lui le cuisinier portant un plat contenant deux énormes anguilles; elles avaient été pêchées à la requête spéciale du Français, dans un immense étang à poisson qui était à la proximité du château.

Voici, milord, dit-il en découvrant le plat et en montrant les victimes de sa gastronomique voracité, entourées chacune d'une couronne d'herbe autour de leur tête; voici un régal qu'un Athénien aurait envié aux dieux; votre seigneurie saura que les Béotiens étaient dans l'usage de couronner de guirlandes leurs anguilles et de les offrir aux dieux; s'apercevant alors que la moitié des convives étaient attaqués de rires

convulsifs, tandis que l'autre moitié paraissait saisie d'horreur et de dégoût, comme si on eût placé un serpent sur la table, et qu'ils le regardaient presque comme un cannibal, par suite des préjugés attachés dans leur pays à cette espèce de poisson, notre plénipotentiaire jugea nécessaire de faire une tentative hardie pour vaincre leur antipathie; lorsque surtout il observa que quelques-unes des dames quittaient brusquement la table.

Je n'ignore pas, dit-il, que les habitans de ces pays ont plusieurs plats en horreur, tels que les anguilles, les grenouilles et les champignons, mais qui pourra déprécier les premières, lorsque je vous aurai appris le grand cas qu'Aresestratus

faisait de leur mérite; remarquez maintenant que je vous recommande les anguilles de tous les pays en général, mais que le plus heureux de tous les hommes est sans contredit celui qui vit près de Messine, car c'est là que se trouve les meilleures anguilles.

Hé bien! monsieur Grandfourbe, répondit le comte, imaginez seulement que vous êtes en ce moment près de Messine, et devenez ainsi le plus fortuné des mortels; j'aurai ainsi de mon côté à me glorifier d'avoir nourri dans mes possessions d'aussi illustres poissons.

Le Français se mit alors à l'ouvrage avec une telle voracité, qu'il eut bientôt dépouillé jusqu'à l'épine du premier poisson; le second avait

déjà commencé à éprouver le même sort, quand, hélas! l'œsophage de l'infortuné plénipotentiaire fut bloqué par un des os du poisson, d'une manière qui semblait interdire pour l'avenir tout passage par cette voie. Grandfourbe parut effrayé : le comte et tous ses convives s'empressèrent à frapper amicalement sur son dos à grands coups de poings, mais pendant quelque temps leurs efforts parurent vains ; l'ambassadeur sembla tomber dans une agonie qui annonçait une prochaine dissolution, et cependant au milieu de ses souffrances, il jeta plus d'une fois sur le fatal poisson des regards de tendresse et de regret qui attendrirent d'autant plus les spectateurs, qu'ils paraissaient le tendre et dernier

adieu d'une victime à l'objet chéri et séduisant qui avait causé sa ruine; mais l'arrête fatale s'étant tout-à-coup dégagée du passage où elle s'était arrêtée, le gastronome français ressuscita aussitôt, et après avoir regardé d'un air un peu égaré autour de lui, comme pour s'assurer qu'il existait encore, Grandfourbe recommença son attaque sur l'anguille dont il avait juré la destruction, et ne prononça pas une seule syllable à ceux qui étaient autour de lui jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement déponillée jusqu'à l'arrête.

CHAPITRE XIII.

Il fallait toute la philosophie dont était doué notre gourmand diplomatique, pour supporter patiemment les saillies et les plaisanteries amères auxquelles se livrèrent, à ses dépens, et après son nouveau malheur, les convives, dont la plus grande partie se composait de rustiques montagnards à qui le plaisir de la table, et même toutes autres jouissances de ce jour étaient entièrement inconnues; et, qui,

d'après cela, avaient le plus grand mépris pour ceux qui avaient des goûts et des habitudes différentes.

Grandfourbe n'aimait point ce qu'il appelait des dîners d'amis, parce qu'il assurait que c'était des repas trop sobres, sans esprit, sans vin et sans goût. Donnez-moi plutôt, disait-il, un dîner de cérémonie.

Je vais à ces dîners-là :
J'aime la bonne chère,
Et traitez-moi plutôt
En personne étrangère.

Pour couronner le précepte par l'exemple, toujours plus persuasif, l'ambassadeur but, sur-le-champ, un grand verre d'eau-de-vie pour noyer à jamais, ajouta-t-il, jus-

qu'à la pensée de ce malheureux poisson.

Le matin du jour qui suivit ce mémorable repas, tous les étrangers prirent congé, en donnant au comte de Mac le recensement des troupes qu'ils pouvaient mettre en campagne, et promirent de rejoindre, avant peu de temps, l'armée qui était déjà sur pied.

Dans le cours de la même journée, le comte de Roncey arriva au camp avec tous ses vassaux héréditaires et les vassaux de sa maison; il fut reçu par le comte, avec toute la distinction due à un adhérent aussi puissant et aussi considéré de la cause commune. Le renfort qu'il amenait était nombreux, bien armé, bien discipliné, d'après les règles

du régime féodal ; et en passant le clan en revue, le comte de Mac s'écria : l'électeur et la religion protestante doivent concevoir les plus vives craintes en voyant de pareils adversaires prêts à les combattre.

Mon contingent, milord, eût été deux fois plus nombreux, répondit lord Roncey, si mes vassaux rétractaires et puritains d'Haddo ne venai*ent*, en ce moment, de refuser de marcher ; et, non contens de méconnaître ainsi leur légitime supérieur, ils ont profité de l'état actuel du pays, pour courir aux armes et ne point payer leurs rentes, sans doute dans l'espoir que le gouvernement appuyerait leur conduite déloyale : mais, ajouta-t-il en fronçant le sourcil d'un air vindicatif, ces esclaves

rétractaires, si indifférens à la gloire et aux intérêts de leur seigneur suzerain et chef, apprendront, à leurs dépens, à craindre sa colère. Aussitôt que le roi Jacques sera replacé sur le trône de ses pères, et que je serai libre d'agir, chaque côtage du district d'Haddo sera incendié, pour célébrer ce glorieux événement; ce sera un aspect digne de l'occasion et de ma colère.

J'ai souvent entendu parler de la hardiesse et du mépris avec lesquels ces hommes bravaient, depuis si long-temps, l'autorité de votre seigneurie, répondit le comte de Mac; et, si le secours de mon clan vous était nécessaire pour les subjuguer, vous pouvez en disposer librement

aussitôt que la guerre actuelle sera terminée.

Cette coupable alliance fut alors cimentée sur le poignard, ensuite lord Roncey, d'un air qui exprimait la haine et la vengeance, continua :

Vous avez, sans doute, entendu parler, milord, d'un certain général, jeune, mais déjà redouté, que leurs majestés Louis et Jacques vantaient comme un autre Annibal, et qui m'a accompagné dans ces contrées.

Vous voulez, sans doute, dire l'Enfant du régiment, ainsi que nous l'appellions sur le continent, répondit le comte de Mac, le général Gordon, qui était connu,

parmi ses camarades et ses admirateurs, par le surnom du capitaine de la Brêche, d'après son empressement à se présenter à toutes les dangereuses attaques?

Le même, dit lord Roncey; ce misérable enfant trouvé, sur la naissance duquel personne n'a des notions positives, mais qui, malgré cela, a la prétention de dicter des lois même aux hommes d'un rang distingué et d'une naissance illustre; je crois qu'il a trahi la cause qu'il avait promis de défendre; et, ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je ne le vois point paraître à cette réunion qui devait être celle de tous les sujets loyaux et fidèles.

Je partage vos appréhensions,

dit le comte de Mac, et je crains que le camp du duc d'Argyle n'ait plus de charmes que le mien pour ce renégat.

Telle doit toujours être, dit lord Roncey, la funeste et dangereuse conséquence de confier quelques portions d'autorité, dans cette querelle, à des hommes dont la naissance est obscure et les principes religieux, incertains et relâchés, si même ils en ont; mais que Gordon prenne garde de tomber dans mes mains, car, à l'heure même, il éprouverait le châtiment réservé aux traîtres.

Le comte de Roncey entend-il accuser le général Gordon du crime de haute trahison? dit le comte de Mac.

De la trahison la plus grave et, par conséquent, la plus répréhensible, répondit lord Roncey.

En ce cas, dit le comte de Mac, il convient de donner les ordres et de le faire arrêter, et je donnerai immédiatement les instructions nécessaires, en vertu de mon titre de lieutenant-général de sa majesté le roi Jacques.

Et il convient, milord, interrompit lord Roncey, de promettre une forte récompense à celui qui le prendra mort ou vif, car il est du plus grand intérêt pour notre cause que ce traître n'échappe point aux mains de la justice.

Les ordres seront donnés en conséquence, dit le comte en s'éloi-

gnant pour aller faire préparer la proclamation.

Sa seigneurie revint bientôt après, et soumit à son collègue le projet d'un bill portant tous les insignes de la royauté et conçu dans les termes les plus impératifs ; il portait en substance que des lettres de feu et de glaise avaient été lancées, par l'autorité du roi Jacques, contre le général Gordon, ci-devant général au service de France ; exhortant, en conséquence, tous loyaux sujets, au nom du serment qu'ils avaient prêté de le poursuivre à outrance ; et offrant enfin, à quiconque le prendrait mort ou vivant, une récompense de dix mille marcs écossais, qui seraient payés par le comte de Mac,

lieutenant-général et gouverneur du royaume.

Cette pièce ainsi conçue, obtint l'entière approbation du lord Roncey, et fut répandue ensuite avec profusion dans tout le pays, notamment aux portes des églises de toutes les paroisses.

Après l'envoi de cet édit sanguinaire, l'écuyer du comte de Roncey entra dans l'appartement où les deux lords étaient à délibérer; son bras attaché en écharpe, par suite des prouesses de Vorric-Kennedy. Lord Roncey le présenta au comte comme une victime que le général Gordon avait tenté d'immoler pour le punir de son zèle pour le lord d'Unalascarg, son frère de lait, et cette nouvelle imputation confirma le comte

de Mac dans l'opinion qu'en prononçant la condamnation du général il n'avait fait qu'un acte de justice.

CHAPITRE XIV.

Le comte de Roncey, regardant comme nécessaire à sa propre dignité et à son importance personnelle, que les principaux officiers parussent à la cour du vice-roi provisoire avec l'éclat convenable, apprit à son noble hôte qu'il désirait les lui présenter en forme aussitôt que sa seigneurie pourrait lui assigner un jour pour cette céromonie.

Le comte de Mac, non moins

empressé de se concilier un seigneur aussi puissant, en flattant son orgueil, fixa aussitôt un jour où il tiendrait sa cour dans les appartemens de réceptiou du château, avec toute la pompe convenable à la majesté royale qu'il était chargé de représenter en ces occasions.

On dressa aussitôt un trône provisoire, et M. Grandfourbe fut choisi pour remplir les fonctions de maître de cérémonie, qui s'accordaient parfaitement avec la vanité et l'amour de la représentation si naturel à ses compatriotes, avec toutes les simagrées ordinaires à un charlatan qui introduirait les crédules chalands dans son sanctuaire. Le plénipotentiaire présenta d'abord le docteur King, prenant par

méprise le véritable nom du docteur pour sa désignation.

Avec la permission de votre excellence, dit notre maître de cérémonie, j'ai l'honneur de lui présenter monsieur le médecin du roi.

Le docteur King, entendant ce quiproquo, poussa son introducteur par la manche, et lui dit une seconde fois à l'oreille, docteur King.

Pardonnez-moi, milord, répondit l'ambassadeur, impatient de réparer sa méprise, c'est un docteur du roi; le nom et la profession réels du révérend gentlemen auraient été plus long-temps un sujet de discussion, si le comte de Roncey n'eût mis un terme à ces méprises, en s'avançant pour donner les explications nécessaires.

Milord vice-roi et représentant de sa majesté, dit alors le docteur King, il me conviendrait peu de faire ici mon éloge, ou celui de l'illustre corps auquel j'ai l'honneur d'appartenir :

Laus in proprio ore surrexit.

ainsi que nous le disons à Oxford; mais j'aurai néanmoins l'assurance d'avance que si le siége archiépiscopal de Cantorbéry m'était offert pour récompense de mon dévouement à la famille des Stuarts, je croirais être digne de cette marque de justice et de libéralité du roi Jacques, qui me flatterait bien moins par ses richesses et les honneurs qui y sont attachés, que par la certitude qu'elles seraient la preuve incontestable de

la gracieuse approbation de sa majesté.

Nous aurons avant peu, répondit le comte avec emphase, de nombreuses vacances dans l'Église et dans le gouvernement. A ces mots, du meilleur présage pour l'honorable membre de l'université d'Oxford, il se retira en faisant une profonde inclination de tête pour faire place au prévôt Mac Codrum qui, ayant été considéré comme le personnage le plus important après le docteur, attendait le moment de paraître à son tour.

J'ai maintenant l'honneur de présenter à votre excellence, M. le prévôt Mac Codrum, s'écria le Français en introduisant le lourd individu et la petite figure du fac-

totum magistrat, qui rivalisa avec son élégant conducteur par la flexibilité avec laquelle il fit des saluts aussi profonds que réitérés, malgré son extrême embonpoint.

A l'exemple de son prédécesseur, le prévôt crut nécessaire, dans une occasion aussi importante, de prononcer un discours; ce qu'il fit avec beaucoup de timidité et toutes les marques d'un respect profond qu'il n'avait jamais que pour son patron, car, vis-à-vis les autres individus, le prévôt prenait un ton d'autorité et de hauteur peu supportable, comme pour se consoler du rôle servile qu'il était forcé de jouer vis-à-vis de son supérieur.

Après plusieurs accès d'une toux sèche, milord, dit Mac Codrum,

j'ai pris la liberté de vous demander la parole, pour faire connaître à votre seigneurie que, malgré tous les rapports qui pouraient être contraires, le roi Jacques ne connaît pas dans ses domaines de sujet plus dévoué et plus fidèle que Mac Codrum, Mac Codrum, prévôt et épicier à Dublin. Il est vrai qu'au moment même où je postulais cet honneur, les habitans de notre ville, qui étaient des protestans du premier rang, me forcèrent de dire ce que je ne pensais précisément pas relativement à la religion catholique; mais je suis certain que le roi Jacques et vous, milord, me pardonnerez ce moment de déviation, en considérant les services que je puis rendre à la bonne cause pendant la

guerre, et quand elle sera terminée.

Vous êtes sans doute un homme versé dans l'art militaire, reprit le comte, en regardant l'accoutrement guerrier du prévôt.

Passablement, passablement, milord, dit Mac Codrum avec complaisance; mais, ajouta-t-il, à dire le vrai cette profession n'est pas mon fort. Mon ardent désir d'acquérir de la réputation et de la gloire, ne me dirige point de ce côté; mon génie m'appelle bien plutôt à gouverner les grandes propriétés, dont une longue expérience m'a appris à soigner avec le plus grand succès l'administration, pensant à l'instant, que bientôt un grand nombre de seigneurs du parti

du roi Georges seront dépouillés de leurs domaines, et que dans ce cas, l'expérience de Duncan Mac Codrum, dans la gestion des terres, pourrait devenir aussi avantageuse au roi, qu'à lui-même. J'invoque à cet égard le témoignage de mon noble supérieur, le comte de Roncey, qui a long-temps éprouvé mon habileté financière.

Vraiment portée au plus haut degré, pour lever des contributions forcées sur mes vassaux, ou pour effectuer un prêt à cinquante pour cent d'intérêt, dans la ville de Dunbay, répondit le comte de Roncey, ne voulant pas qu'on pût attribuer à un autre les hauts faits dont le digne prévôt était capable.

De nombreux et importans do-

maines seront sans doute confisqués, et auront besoin d'être sagement administrés, répondit le comte de Mac, aussitôt que la grande querelle sera décidée, quoiqu'à la vérité, nous ne puissions pas en ce moment assurer positivement de quel côté la confiscation aura lieu. Mais à tout événement ses titres sont incontestables, et je penserai à vous, prévôt.

Parut ensuite Black-Ronald-Douglas; ce soldat de fortune, après avoir été présenté au comte, dans les mêmes formes que les précédentes, parla en ces termes au comte de Mac:

Milord, dit-il, un cavalier qui a servi sous les étendards espagnols, français, turcs et moscovites, n'a

pas besoin d'autre introduction que celle de son épée, pour être admis en Europe à un grade distingué. En conséquence, j'offre mon bras à sa majesté le roi Jacques, dans l'attente et l'espoir fondé que mes services seront appréciés à leur juste valeur, et dignement récompensés ; car, à vous parler franchement, j'ai été si mesquinement traité par quelques-uns des potentats que je viens de vous citer, que maintenant, rendu sage par l'expérience, je crois qu'il convient d'avance à tout officier de fortune de stipuler d'avance l'or qui devra lui revenir, ou beaucoup de la libéralité du duc d'Argyle; et le comte de Mac ne se laissera certainement pas surpasser par son rival.

Les armées du roi seront non-seulement libéralement et exactement payées ; mais richement récompensées par les dépouilles que nous aurons faites sur l'ennemi, quand elles nous seront acquises, dit le comte de Mac.

Ronald Douglad se retira alors, paraissant satisfait de cette assurance, et aussitôt après, fut présenté milord Sheldon, qui venait d'arriver. J'ai maintenant le suprême honneur d'introduire devant votre excellence, un milord anglais, dit l'ambassadeur; milord de Sheldon.

Sa seigneurie, avec toute l'aisance et la grâce qui distinguent un homme de haute naissance, élevé à la cour : milord, dit-il, j'ai lieu d'espérer

que ma présence en ces lieux sera considérée comme la meilleure preuve que je puisse offrir de l'adhésion prompte et généreuse de mes compatriotes à la cause des Stuarts. Et quand je compromets ma baronnie en prenant part dans cette grande querelle, je regarde comme une grande consolation pour moi de penser que la maison de Stuart, avec sa munificence ordinaire, remplacera cette baronnie par un duché, en cas d'un succès sur lequel je ne forme plus le plus léger doute.

La jonction de votre seigneurie est à mes yeux du plus heureux augure, répondit le comte; je la regarde comme un gage des dispositions favorables des braves et loyaux

seigneurs de la vieille Angleterre en faveur de la cause.

Vint ensuite le père Archibald, le confesseur du comte de Roncey; l'air doux et composé, le regard baissé, d'une voix forte et sépulcrale, il adressa au comte les parole suivantes : noble et puissant lord, fidèle soldat de l'église militante, permettez-moi, au nom de cette sainte-mère, le souverain pontife, de vous offrir les remerciemens d'un pauvre humain, et d'appeler sur votre honorable tête les bénédictions du ciel, pour la part que vous prenez aux événemens actuels, si importans pour sauver le corps de la damnation et du schisme, si glorieux pour vous et pour tous ceux qui sont engagés dans cette sainte

querelle. Puissent-ils tous, dans la plénitude de leur foi, être invariablement convaincus qu'un bonheur immortel attend ceux qui périront dans la bataille, ou par les mains de l'exécuteur, tandis qu'un nom honoré et justement respecté, sera la récompense de ceux qui, moins heureux, auront succombés à cette sanglante lutte; quant à moi, ma résolution est irrévocablement fixée; j'ai long-temps pleuré en silence sur la désolation de l'Église, dans cette terre qui m'a vu naître; j'ai résolu de combattre pour sa cause, l'épée d'une main, tenant de l'autre l'enseigne sacrée de la croix; que personne ne regarde ma détermination comme l'effet d'une frenésie du moment ou d'un enthousiasme

passager ; quoique mon bras n'ait pas encore combattu, je sens qu'il est en ce moment doué d'une force surnaturelle.

Les harangues de Pierre l'hermite aux anciens croisés, ne produisirent point à ces époques reculées une plus forte impression sur l'esprit de ses auditeurs peu instruits, que cette exhortation sur l'esprit de tous ceux qui purent l'entendre ; quelques-uns saisirent leurs épées et leurs poignards, tandis que les autres prononcèrent en secret des vœux de fidélité à la cause de l'église et de Rome.

CHAPITRE VII.

A l'époque ou les lettres de fer et de feu furent fulminées contre le général Gordon, ce brave officier résidait comme prisonnier au château d'Inverney, ne calculant point jusqu'où pourrait s'étendre la méchanceté et la fureur de ses ennemis, s'il n'avait pas su qu'il pouvait en ce moment remplir les instructions du roi son maître; Gordon aurait vu sans regret un événement qui l'éloignait de personnes d'un ca-

ractère aussi fortement opposé au sien que l'étaient les commensaux d'Unalascarg ; par les ordres du duc, il était traité à Inverney avec la plus magnifique et la plus généreuse hospitalité, qui était toujours le partage des étrangers. Dans cette superbe demeure, le lac, les bois et les champs lui offraient abondamment les plaisirs de la chasse et de la pêche ; l'agrément de sa situation présente fut aussi bientôt après augmenté par la société d'un homme doué du plus heureux caractère et des plus brillantes qualités, et Gordon sentit tout le prix d'une pareille compagnie, qui n'était autre que le major Howard qui, ayant fait une chute de cheval assez violente pour l'empêcher de remplir de quelques

temps les devoirs de sa place, avait été envoyé par le duc d'Argyle à Inverney, pour s'y reposer jusqu'à sa guérison; leur animosité politique, ou les préjugés nationaux n'avaient aucune influence sur ces jeunes officiers, dégagés de tous préjugés; et si le contraire eût existé, les rapports qui existaient entre leurs goûts et leurs dispositions auraient seuls suffis pour les unir par les liens d'une honorable amitié.

Gordon ne quitta pas le côté de son ami malade, s'efforçant par tous les charmes d'une conversation aimable et légère d'alléger ses souffrances. La chasse fut négligée, le pinceau demeura oisif dans sa boîte, parce que les plaisirs de l'amitié avaient bien plus de charmes

pour l'âme douce et aimante de Gordon. A mesure que le major Howard avançait vers une entière convalescence, sa gaieté naturelle se manifestait par des saillies remplies d'esprit, et cependant, au milieu de ces épanchemens, un nuage de tristesse venait souvent obscurcir ses idées; il retombait alors dans la tristesse et la mélancolie qui paraissaient être son état habituel.

Il était aisé de voir que cet abattement de l'âme n'avait aucun rapport avec ses souffrances physiques; car ce jeune héros les supportaient sans se permettre le plus léger murmure.

Gordon conçut bien naturellement un vif désir de sonder la blessure qui déchirait le cœur de

son ami; mais Howard évitait soigneusement de lui donner, sur ce sujet, d'autres explications que de lui apprendre que dans son voyage sur le continent, il avait conçu légèrement un attachement romanesque, et qu'un événement aussi funeste qu'imprévu l'avait pour jamais privé de l'objet de ses plus chères espérances.

Est-ce par la mort, demanda Gordon, que l'objet de vos affections vous a été ravi, ou la main non moins impitoyable d'un ravisseur l'a-t-il soustrait à son protecteur naturel?

Ce n'est point par la mort qu'elle m'a été ravie, répondit Howard d'une voix faible, et pouvant à peine articuler; mais je crains que

le cas soit presque également sans remède.

Reprenez courage, mon ami, dit Gordon, en prenant son ami par la main, vous savez que tant qu'il y a vie il y a espoir; je pourrai peut-être vous servir utilement, lorsque la campagne, ou plutôt la guerre civile actuelle sera terminée; si vous voulez me faire l'honneur de me prendre pour votre fidèle Achate, je vous proposerai alors de traverser ensemble toute la chrétienté, de l'est à l'ouest, et du nord au sud, en preux chevaliers, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à délivrer votre gentille damoiselle de sa prison de diamant, et venger son injure sur la tête de l'ogre monstreux qui la tient en esclavage.

Bientôt après cette conversation, il arriva un courrier du duc d'Argyle, chargé de lettres pour le général Gordon et le major Howard. Sa grâce apprenait au premier qu'il y avait eu une affaire d'importance entre ses troupes et celles du comte de Mac, et qu'après un combat opiniâtre, les deux partis avaient fait quelques prisonniers; qu'il avait appris de ceux qui avaient tombé entre ses mains, que des lettres de fer et de feu avaient été publiées contre le général Gordon, et lui conseillait de se tenir sous la protection du château d'Inverney, s'il ajoutait quelques prix à sa propre sûreté

Le duc saisit cette occasion de renouveler l'expression de ses re-

grets de ce qu'un jeune homme du mérite du général avait eu le malheur de se lier avec des individus qui, par un acte aussi arbitraire et aussi cruel, annonçait ouvertement à quel point ils porteraient la tyrannie qu'ils méditaient d'introduire dans leur malheureuse patrie.

Gordon, après avoir lu cette étonnante communication, garda quelques momens le silence, absorbé dans ses réflexions et comme incapable de manifester les sentimens dont il était agité, même en présence de l'ami de son cœur.

Howard observa son embarras, et le conjura de lui en faire connaître la cause, ajoutant que ce n'aurait été qu'avec regret que le duc lui

aurait communiqué des nouvelles qui ne lui serait plus agreàbles.

Je suis proscrit par mon parti et prisonnier du vôtre, répondit Gordon ; je suis dénoncé comme un proscrit, ma tête est mise à prix, mais je connais la source impure d'où cet acte cruelle est émané ; le comte de Roncey est le mauvais génie qui semble destiné à me persécuter pendant toute ma vie; il ajouta en serrant la main d'Howard, remarquez bien ces paroles : un jour viendra, peut-être n'est-il pas éloigné, où il devra rendre compte de ses crimes et expier, par un juste châtiment, une longue carrière de fraude, de sang et de rapine. Peut-être sera-ce de ma main, quoiqu'il convient mieux qu'il périsse de celle

du boureau. Plût à Dieu qu'il n'y eût que son sang qui coulât dans cette querelle, et en prononçant ces mots, une larme tomba des yeux du héros.

Je peux vous aider, mon ami, à obtenir vengeance et justice de vos oppresseurs, dit Howard avec l'empressement le plus amical.

Non, major Howard, reprit Gordon, je ne doute point que vous ne soyez destiné à prendre à ce drame une part plus noble et plus utile à votre patrie, que vous ne pourriez le faire en vous engageant dans une querelle particulière; réservez-vous pour les distinctions honorables qui vous attendent au service de votre roi, ce sera un meilleur moyen de me prouver votre amitié : mais, ajouta-t-il après un court intervalle,

pendant lequel il parut avoir pris sa résolution, si vous êtes en état de convalescence, vous pourrez me servir naturellement dans cette importante affaire, sans compromettre en aucune manière vos devoirs, ni encourir le déplaisir de votre illustre commandant.

Indiquez-moi, répondit Howard, la manière dont je puis vous servir, et comptez sur mon zèle.

Il faut, dit Gordon, que je confère avec le duc à ce sujet : vous savez que je suis ici prisonnier sur parole, mais si vous consentez à m'escorter au camp de sa grâce, votre présence sera plus que suffisante pour me servir de passeport auprès de lui.

Je suis prêt à vous suivre à l'ins-

tant, dit Howard; car, outre le désir de seconder vos vues, je viens d'apprendre qu'il y avait déjà eu quelques escarmouches aux avant-postes, et nous aurons sans doute avant peu quelques affaires plus vives, auxquelles je regreterais beaucoup de de ne pas me trouver.

Les préparatifs du voyage furent bientôt faits, et les deux amis laissant, contre son gré, Yorric-Kennedy au château, bien montés et bien escortés, se dirrigèrent vers le camp.

CHAPITRE XV.

A leur arrivée au quartier-général, le major Howard et le général Gordon furent aussitôt conduits en présence du duc, qui les reçut avec une tendresse paternelle. Gentlemens, dit-il, votre visite me surprend autant qu'elle m'est agréable, mais je crains, major Howard, que la nouvelle de notre escarmouche n'ait produit chez vous qu'une convalescence prématurée ; quant à vous, mon oiseau captif, dit-il en en s'adressant à Gordon, je pense que vous avez fait sagement de

venir ici, car ces lignes sont plus sûres que les fortifications d'Inverney pour un homme contre qui le lieutenant-général et vice-roi de Jacques Stuart a lancé des lettres de fer et de feu.

Ce n'est point, milord, le soin de ma propre sûreté, dit Gordon, qui m'appelle auprès de votre bienveillance, je viens vous demander une preuve plus étendue de votre bienveillance, celle de me mettre à même de me trouver en face de mes ennemis, dans le camp du comte de Mac. Je les connais, et ne les crains point; j'ai appris qu'un officier d'un rang égal au mien a été fait prisonnier par les troupes du comte de Mac, dans la dernière escaramouche, et désire de m'offrir

en échange pour cet officier, bien certain que la méchanceté de mes ennemis les portera à accepter cette offre avec empressement : ce sera pour moi le meilleur moyen de réfuter leurs calomnieuses imputations, et de venger l'injure qu'ils m'ont faite.

Le duc et le major Howard parurent étonnés de la hardiesse de notre héros. — Eh quoi ! dit le duc, voudriez-vous hasarder votre vie entre les mains de gens qui ont si ouvertement enfreins leurs devoirs envers leur souverain ! Peut-on supposer que de semblables hommes puissent avoir plus de respect pour la foi privée que celle qu'ils avaient jurée au roi, et qu'ils recluleraient devant un crime quel qu'il fût,

qui pourait être utile à leurs criminels projets.

Le duc employa encore d'autres argumens, pour faire changer de dessein le général Gordon, mais celui-ci fut inébranlable, et assura sa grâce qu'il pouvait entièrement compter sur l'honneur du comte de Mac, aussitôt qu'il serait instruit de la manière dont les choses s'étaient passées; d'après cela, le duc consentit à l'échange des prisonniers. Duncan Campbell, qui avait fait Gordon prisonnier, reçut ordre de le conduire dans les lignes du comte de Mac, avec un pavillon de l'échange.

Au moment de se séparer du général, le duc d'Argyle lui dit : je regrette extrêmement, général Gor-

don, que les circonstances nous obligent à demeurer ennemis, mais comme je suis convaincu d'avance que nous nous montrerons ennemis généreux, si vous et moi survivons aux événemens de la guerre, et que cela nous devienne possible, n'oubliez point de venir rendre visite à votre ami Mac Callumore, non par vaine et simple bienséance, mais comme un homme devenu cher à son cœur.

Et je pense, dit le major Howard, qu'à cette époque le général Gordon n'oubliera pas son compagnon de de solitude.

Le général Gordon remercia le duc, dans les termes les plus expressifs, de la bienveillance dont il l'honorait, et l'assura que son

premier soin serait de venir lui témoigner de nouveau toute sa reconnaissance ; il tint le même langage au majord Howard, prit congé de ses deux amis, et partit sur-le-champ pour Braemor, accompagné de Duncan-Campbell et d'une forte cohorte du clan du duc.

Après un long et pénible voyage de trois jours, on arriva à l'un des avant-postes du comte de Mac, Duncan Campbell hissa aussitôt son pavillon de trêve, et s'avança seul vers l'ennemi.

Après un long délai, qui causa quelques inquiétudes à ses amis, ils le virent retourner vers eux en toute hâte; il apprit au général Gordon que le comte de Mac avait consenti à l'échange, et que lui,

Duncan Campbell, était arrivé à l'avant-poste, et prêt à leur délivrer aussitôt que le général Gordon y aurait été conduit.

Le cortége alors eut bientôt atteint une vieille tour qui servait d'avant-poste au comte de Mac, et le général Gordon fut aussitôt arrêté comme prisonnier d'état par Ronald Douglas, au nom du comte de Roncey. Le général se récria contre un procédé aussi illégal, et instruisit Douglas que, sans reconnaître la compétence du comte de Roncey pour arrêter un officier français, sur le motif d'une trahison commise contre le roi d'Écosse, il se rendait volontairement, ne cédant qu'à la supériorité du nombre; alors il demanda que, pour prouver son inno-

nocence, Duncan Campbell pût rester dans la tour jusqu'à ce qu'on l'envoyât chercher du camp. Duncan y consentit volontiers, et Gordon fut conduit au quartier-général. Il y trouva le comte de Mac, entouré du comte de Roncey et de ses officiers, assis en forme de conseil militaire devant une table garnie de plumes, d'encre et de papier. Lord Roncey jeta aussitôt sur sa victime projetée un regard de triomphe et de vengeance, auquel Gordon répondit par un autre qui exprimait à la fois le plus souverain mépris et la plus calme intrépidité.

Milord de Roncey, dit comte de Mac, calmez-vous le prisonnier du crime de haute trahison envers sa majesté Jaques VIII, roi d'Écosse,

pour avoir manqué à ses devoirs comme officier, en se joigant aux rebelles commandés par Jean Campbell, vulgairement appelé le duc d'Argyle ?

Je l'accuse de la trahison la plus atroce, s'écria le comte de Roncey d'une voix tremblante de colère, et les yeux étincelans de fureur.

Le lord de Roncey bornera-t-il ses accusations à ce seul crime, reprit Gordon avec le sang-froid le plus provoquant : n'est-il point encore un crime plus grave à imputer à celui qui a sauvé l'innocence et la beauté de la violence et de l'oppression la plus tyrannique; contre celui qui s'est opposé à l'assasinat de notre célèbre adversaire,

le duc d'Argyle, lorsque cette action atroce a été ouvertement discutée dans le divan à d'Unalascarg; contre celui qui, à raison de cette offense, a été exposé au poignard d'un meurtrier? Ces graves et nombreuses offenses ne méritent-elles pas de faire partie de l'accusation? ou bien est-ce par prudence que le comte de Roncey n'a pas cru devoir les rendre l'objet d'une discussion publique?

Vous avez maintenant à vous justifier de ce qu'on vous impute et non de ce dont on n'a pas parlé, interrompit le comte de Roncey avec véhémence.

Expliquez les motifs de votre fuite du château d'Unalascarg, et votre liaison avec l'ennemi, ajouta

le comte de Mac, quand vous aurez rétabli votre propre réputation, vous aurez alors le temps de ternir celle des autres.

Ces paroles furent prononcées avec une douce expression, qui indiquait bien plus un juge impartial qu'un implacable ennemi, et rendit évident aux yeux du prisonnier qu'il en avait imposé au comte de Mac, et que, dans cette circonstance, sa seigneurie avait été dupe de l'action coupable du comte de Roncey.

J'ai à faire entendre, milord, dit Gordon, un témoin qui peut montrer à votre seigneurie cette affaire sous un bon jour; il est maintenant aux avant-postes, et je demande qu'on le fasse venir; son nom est Duncan Campbell.

Aussitôt un messager fut dépêché pour faire venir Duncan Campbelle, qui bientôt après fut introduit dans la tente. Monsieur Campbell, dit Gordon, je suis accusé de m'être présenté comme déserteur au camp de votre chef, je vous prie de faire connaître au comte de Mac, tout ce que vous savez à ce sujet.

C'est ce que je ferai très volontiers, sir. Milord, je dois vous apprendre que tandis que je faisais rafraîchir mon détachement à un cabaret sur les bords du lac d'Aliscaig, j'y trouvai par hasard le général Gordon : je soupçonnai bientôt qu'il était un des gentlemens égarés qui, depuis peu, avaient pris parti pour le prétendant.

Ici un mouvement improbateur de l'épithète dont s'était servi Duncan pour désigner le parti de Stuart, se manifesta dans toute l'assemblée : on le laissa néamoins continuer.

D'après ce que je vis et entendis, ajouta Duncan, je ne formai aucun doute qu'il n'allait à Braemor, et malgré sa résistance, je le fis prisonnier avec son domestique.

Ceci place l'affaire sous un jour différent, dit le comte de Mac en jetant sur le lord Roncey un regard qui exprimait à la fois la colère et l'indignation; milord, ajouta-t-il, je regrette amèrement que vous n'ayez pas été mieux informé, avant de conseiller une marche aussi grave que celle de publier des lettres de fer et de feu contre un

officier aussi distingué que le général Gordon.

Il y avait, *prima facie*, une conviction évidente contre lui, répondit le comte de Roncey d'un air dédaigneux et désappointé, et après tout, cette explication de sa conduite ne repose que sur la parole d'un de nos ennemis.

Lord Roncey et ses amis quittèrent alors la tente, l'air mécontent et les yeux baissés, et se retirèrent dans le quartier qui leur était assigné dans le camp, pour réfléchir à leur vengeance trompée, et chercher quelques nouveaux moyens d'anéantir leur ennemi.

Après leur départ, le comte de Mac s'excusa auprès du général Gordon des mesures violentes qu'il avait

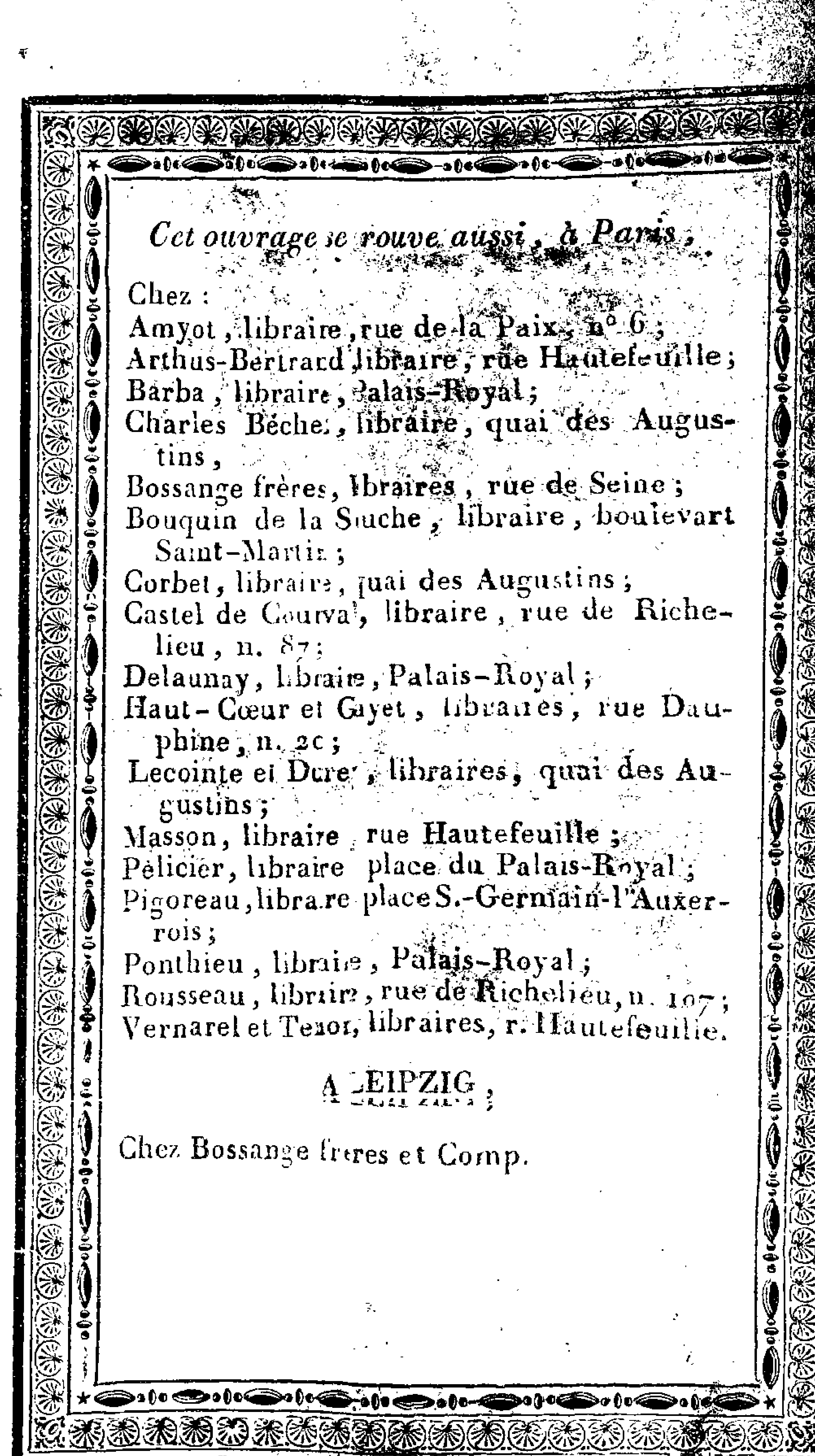
prises, et l'informa que, pour l'en dédommager et prouver en même temps à quel point il appréciait ses talens, il le nommait commandant en second sous ses ordres.

Gordon, en remerciant le comte de l'impartialité avec laquelle il venait de le juger, et du poste honorable qu'il lui confiait, lui dit que c'était la confiance qu'il avait dans la justice de sa seigneurie qui l'avait principalement décidé à se rendre dans le camp, lorsqu'il avait appris la conduite atroce de ses ennemis.

Lord Roncey apprit la promotion du général Gordon à un grade au-dessus du sien avec la plus vive indignation et avec l'air du mépris pour le commandant en chef qui

avait pu faire un pareil choix ; il alla même jusqu'à avancer que si sa nomination n'était pas révoquée dans les vingt-quatre heures, il congédierait son clan, abandonnant à jamais le prétendant et sa cause ; mais le comte de Mac savait très-bien qu'il était trop avancé pour pouvoir reculer, et que, d'après les autres rapports, il y réfléchirait avant de prendre un pareil milieu. Il ne se trompait pourtant pas dans ses conjectures ; après les premiers momens de rage, la violence du comte parut se calmer, et se cacha même sous une haine mal déguisée.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



Cet ouvrage se trouve aussi, à Paris,

Chez :
Amyot, libraire, rue de la Paix, n° 6;
Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille;
Barba, libraire, Palais-Royal;
Charles Béchet, libraire, quai des Augustins,
Bossange frères, libraires, rue de Seine;
Bouquin de la Souche, libraire, boulevart Saint-Martin;
Corbet, libraire, quai des Augustins;
Castel de Courval, libraire, rue de Richelieu, n. 87;
Delaunay, libraire, Palais-Royal;
Haut-Cœur et Gayet, libraires, rue Dauphine, n. 20;
Lecointe et Durey, libraires, quai des Augustins;
Masson, libraire, rue Hautefeuille;
Pélicier, libraire, place du Palais-Royal;
Pigoreau, libraire, place S.-Germain-l'Auxerrois;
Ponthieu, libraire, Palais-Royal;
Rousseau, libraire, rue de Richelieu, n. 107;
Vernarel et Tenon, libraires, r. Hautefeuille.

A LEIPZIG,

Chez Bossange frères et Comp.

